N° 237 1er Juin 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Israël et le salut des nations

D'APRÈS L'HISTOIRE BIBLIQUE [1]

Depuis les origines, Dieu a préparé le monde à recevoir son Sauveur. Il ne s'agit pas, bien entendu, de raconter ici, même en résumé, l'histoire des religions antiques et de leur appel inconscient vers un idéal qui les dépasse, mais seulement de faire voir comment le peuple de la Révélation, *le plus petit de tous* d'après son propre témoignage [2], a porté en lui-même les destinées religieuses de l'humanité et les a fait aboutir.

Il me suffira, pour remplir ce programme, de parcourir les différentes étapes de l'histoire biblique.

1° Les origines

L'histoire biblique s'ouvre par onze chapitres qui décrivent la création du monde, le séjour au Paradis ter-

1. Conférence donnée au groupe « Chrétienté ».
2. Deut., VII, 7.

restre et la chute, le meurtre d'Abel par Caïn, l'attitude des fils de Noé, la répartition géographique des peuples, consécutive à la construction de la tour de Babel. Ce sont là des tableaux indépendants, des épisodes dont certains sont bien menus, et bien insuffisants à nous donner une vue générale des destinées de l'humanité dans cette période, puisqu'ils sont noyés dans un nombre de siècles qui échappe à toute estimation. L'auteur sacré se contente de les relier par une chaîne généalogique qui va du premier homme à Abraham.

Il est clair que l'auteur sacré n'a pas eu la prétention et que l'Esprit-Saint ne lui a pas fourni les moyens de satisfaire notre curiosité scientifique. Avant tout, il a voulu nous donner un enseignement dogmatique, moral, psychologique, à savoir : le monothéisme, le fait de la création, l'élévation de la nature humaine à l'ordre surnaturel, l'origine du mal moral et physique, les promesses de Rédemption faites par le Dieu très bon et très miséricordieux.

Ce sont là des vérités qui intéressent l'humanité entière, mais dès ce moment on comprend que le peuple d'Israël forme le centre de perspective. Le passage de l'humanité à Israël se fait par le procédé des généalogies, qui, partant d'Adam, éliminent sans cesse les branches collatérales, pour aboutir à Abraham, véritable point de départ de la race élue.

2° Les patriarches

Les patriarches, c'est-à-dire les premiers pères de la nation, sont Abraham, Isaac et Jacob, duquel sont sorties les douze tribus. Nous connaissons les épisodes par lesquels le récit biblique caractérise leur physionomie et

leur rôle. Nous nous souvenons surtout de l'histoire de Joseph, si remplie de couleur locale, si touchante et si féconde en enseignements.

Mais la donnée biblique fondamentale, c'est que le vrai Dieu s'est révélé à Abraham, et qu'il l'a fait venir de Chaldée en Palestine :

> Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton Père et va dans le pays que je te montrerai [3].

Cette donnée biblique rejoint un fait général de l'histoire d'Orient, constaté archéologiquement, à savoir le fait des migrations araméennes, qui se sont produites aux III[e] et II[e] millénaires avant Jésus-Christ. Abraham, vers l'an 2000, a fait certainement partie de l'une d'elles. Sorti de Chaldée, il a remonté les vallées du Tigre et de l'Euphrate, traversé au nord le grand désert syrien, puis il a mené son existence de semi-nomade dans le sud de la Palestine jusqu'aux abords de l'Égypte. Abraham sortait donc d'un milieu païen, et peut-être lui-même avait-il pris part au culte somptueux de ces régions, où l'on vénérait, entre autres, la divinité lunaire. C'est là que Dieu a été le chercher, pour faire de lui le père des croyants :

> Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai et je rendrai grand ton nom. Tu seras une bénédiction... et toutes les familles de la terre seront bénies en toi [3].

Ainsi, dès ces temps lointains, l'universalisme est dans les intentions divines, mais, pour qu'il soit réalisé, il faut d'abord qu'Abraham et ses descendants soient jalousement mis à part. L'exclusivisme progressif déjà marqué dans le mouvement des généalogies s'affirme ici de la façon la plus nette.

3. Gen., XII, 2, 3.

3° Moïse et son œuvre

Abraham est un premier point de départ auquel se rattachera la tradition biblique, mais le peuple et la religion d'Israël ne prennent forme qu'avec Moïse. Les tribus, descendues en Égypte à la suite de Jacob, ont mené, sous l'œil bienveillant des Pharaons, une existence semi-nomade dans la région orientale du Delta. La faveur des Pharaons s'explique par le fait qu'ils sont eux-mêmes, à cette époque, d'origine sémitique. Mais dès le moment où une dynastie nationale reprend possession du trône, le sort des Asiatiques, et donc des Israélites, vient à changer, et leur vie se transforme en un véritable esclavage. Moïse est choisi de Dieu pour le faire cesser :

> J'ai vu la souffrance de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri que lui font pousser ses exacteurs, car je connais ses douleurs... Va donc, je t'envoie auprès de Pharaon, pour faire sortir mon peuple[4]...

Là n'est pas encore, cependant, le vrai rôle de Moïse : l'essentiel de sa tâche consistera à donner au peuple une conscience à la fois nationale et religieuse. Remarquons-le bien : les deux points de vue sont à cette époque indissolublement liés. Le lien qui assurera la stabilité de la nation sera la croyance religieuse, et celle-ci réciproquement sera protégée contre le paganisme ambiant par l'armature de la nation. Pouvait-il en être autrement, en un temps où la notion de catholicité n'était pas viable ? Ce n'est donc pas une Église que Moïse se prépare à fonder, mais une nation théocratique. La grande merveille des siècles qui suivront est que le monothéisme saura se

4. Exod., III, 7, 10.

libérer de sa gangue, et devenir la religion du monde.

Donc Moïse est appelé par Dieu pour cette grande œuvre. L'appel retentit au fond des déserts du Sinaï, lors de la vision du buisson ardent. Le Dieu du monde s'y fait connaître comme l'Être par excellence :

> Je suis celui qui suis. C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'envoie vers vous [5].

Par ces paroles, il s'oppose à tout ce qui change, il s'oppose surtout à ces « riens » que sont les idoles, et il promet à Israël son appui victorieux. Tout plein de ces grandes pensées, Moïse retourne en Égypte et rassemble les tribus. Là où il a reçu sa propre vocation, il mène le peuple recevoir la sienne. Dieu prononce les paroles du Décalogue dans une grandiose théophanie, puis, par l'intermédiaire de Moïse, il édicte des prescriptions diverses concernant le culte, la morale, le droit. Les tribus séjournent un an au pied de la sainte montagne, puis pendant près de quarante années elles demeurent errantes et comme incertaines dans la région septentrionale de la péninsule : c'est un temps d'arrêt nécessaire au cours duquel elles font en quelque sorte leur double noviciat : celui de la vie nationale et celui de la vie religieuse. Enfin, après un grand détour, Israël se présente aux frontières orientales du pays de Canaan.

4° L'installation en Canaan

C'est Josué qui introduit les enfants d'Abraham dans la Terre promise. La conquête se fait, moitié par la force des armes, moitié par infiltration. En fait, elle est diffi-

5. Exod., III, 14.

cile et restera longtemps imparfaite. Les tribus, dispersées parmi les Cananéens, se répartissent comme elles peuvent dans les régions montagneuses. Le plus grave est qu'elle dépendront des vaincus, en tout ce qui concerne l'apprentissage de la vie sédentaire : l'agriculture, les arts, le commerce. Comment, dans ces conditions, ne pas subir l'emprise de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses ? Les divinités locales, se dit l'homme du peuple en sa simplicité, font très bien leur métier, puisque Canaan est une terre où coulent le lait et le miel. Est-il bien sûr que Yahweh, ce Dieu du désert, saura s'en tirer avec autant de bonheur ? Le parti le plus sûr n'est-il pas d'honorer tout à la fois et le Dieu d'Israël et les dieux des vaincus ? Tel est le grand péril de l'époque des « Juges », et la raison des défections, mêlées de repentir, dont l'histoire biblique a conservé le souvenir :

> Les enfants d'Israël... allèrent après les dieux étrangers, d'entre les dieux des peuples qui les entouraient; ils se prosternèrent devant eux, et ils irritèrent Yahweh... Il les livra aux mains des pillards qui les pillèrent, et il les vendit entre les mains de leurs ennemis d'alentour... Lorsque Yahweh leur suscitait des Juges..., il les délivrait de la main de leurs ennemis, ... car Yahweh se repentait à cause de leurs gémissements... mais à la mort du Juge, ils se corrompaient à nouveau plus que leurs pères... Alors Yahweh laissa subsister en repos sans se hâter ces nations qu'il n'avait pas livrées entre les mains de Josué [6].

Les plus terribles ennemis des Israélites furent alors les Philistins, qui auraient anéanti l'œuvre de Moïse, sans l'intervention d'un homme inspiré, Samuel, et des deux premiers rois, Saül et David.

6. Judic., III, 11-23.

5° La monarchie

Saül ne fait que passer. David est le type du souverain pieux, admirablement doué, et sympathique malgré ses fautes. Il méritera d'être l'objet de promesses dont la postérité ne manquera pas de faire ressortir la portée messianique. Lui-même d'ailleurs sera considéré comme la figure du Messie, second David. Durant son long règne, il fait l'unité du royaume, jusqu'alors incertaine, et subjugue les petits peuples d'alentour. Son fils Salomon fait figure de grand potentat oriental. Il est resté fameux, non seulement par sa sagesse, disons son intelligence et sa souplesse, mais par son faste, ses grandes constructions, parmi lesquelles le Temple, par son étroite centralisation administrative et par ses cruelles exigences à l'égard de ses sujets. Aussi, à sa mort, la révolte éclate, le Nord et le Sud se séparent. Désormais, les cantons du Sud formeront le petit royaume de Juda, sous le sceptre de la dynastie davidique, avec Jérusalem comme capitale. Tout le reste de la Palestine, la partie la plus vivante, la plus évoluée et la plus riche, vivra sous le gouvernement de dynasties sans titre et sans durée, établies à Samarie.

La séparation politique porte naturellement préjudice à l'unité religieuse. Le royaume du Nord, ayant rejeté l'orthodoxie de Jérusalem et étant par ailleurs plus ouvert aux influences étrangères, se laisse glisser vers les pratiques cananéennes. Il semble, au IX^e^ siècle, que Baal va l'emporter sur Yahweh : peut-être la défaite de la religion mosaïque eût-elle été consommée, si Élie, ce rude lutteur, n'eût rappelé à elle-même la conscience israélite :

Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si

Yahweh est Dieu, allez après lui; si c'est Baal, allez après lui ![7]

L'histoire des deux royaumes, conséquence de leur situation géographique et de l'antagonisme des grands empires voisins, est une histoire tourmentée. Au IX^e^ siècle, Damas les menace; au VIII^e^ et au VII^e^, l'Assyrie les submerge. Samarie tombera en 722; en 597, les Babyloniens, successeurs des Assyriens, consommeront la ruine de Jérusalem.

C'est dans cette atmosphère que se développe et rayonne l'institution la plus originale d'Israël, celle du prophétisme. Car, dans le peuple de la Révélation, le prophétisme est une institution normale; c'est une lignée spirituelle qui prend la suite de Moïse, pour en appliquer et développer les enseignements. Les hommes de l'Esprit sont comme une présence continuelle de Dieu au milieu de la nation. Intimement mêlés aux événements tragiques de son histoire, ils en montrent le sens religieux, et s'en servent soit pour dénoncer les égarements, soit pour tracer la conduite à suivre, soit pour dévoiler les desseins de Dieu sur l'avenir :

Car le Seigneur Yahweh ne fait rien
Sans qu'il ait révélé son secret
A ses serviteurs les prophètes.
Le lion a rugi, qui ne craindrait ?
Le Seigneur Yahweh a parlé, qui ne prophétiserait ?[8]

Dans la religion d'Israël, les prophètes sont l'élément dynamique qui en développe et même en augmente les virtualités.

7. I Reg., XVIII, 21.
8. Am., III, 7, 8.

6° L'exil et le retour

Pour n'avoir pas voulu écouter les conseils de la sagesse et les objurgations des prophètes, Samarie et Jérusalem sont tombées sous les coups de l'ennemi. C'est la ruine de toutes les institutions qui soutenaient à la fois la nation et la religion mosaïque :

Les chemins de Sion sont dans le deuil, car nul ne vient [plus à ses fêtes;
Toutes ses portes sont en ruines, ses prêtres gémissent...
Le Seigneur a détruit sans pitié toutes les demeures de [Jacob,
Il a renversé dans sa fureur les remparts de la fille de Juda,
Il les a jetés à terre, il a profané sa royauté et ses princes [9].

Conformément à une coutume barbare introduite par les Assyriens, les populations sont emmenées captives sur les bords du fleuve étranger, c'est-à-dire de l'Euphrate et de ses affluents. Là elles jouissent d'une réelle liberté, mais n'est-il pas à craindre qu'au contact de la brillante civilisation et du culte antique et somptueux de la Babylonie, les âmes, d'ailleurs désorientées et découragées par les malheurs récents, n'abandonnent la religion des pères ? Les institutions cultuelles ont été ruinées avec le Temple, la hiérarchie sacerdotale est désorganisée et sans emploi, la situation actuelle paraît sans issue. Oui, mais le prophétisme, en la personne d'Ézéchiel, continue de faire entendre sa voix et surtout les anciens oracles n'ont rien perdu de leur autorité. Puisque les châtiments qu'ils prédisaient se sont réalisés, les assurances qu'ils donnent d'un rétablissement sur la

9. Lam., I, 4; II, 2.

terre des aïeux et d'un triomphe définitif du Dieu d'Israël ne peuvent pas être vaines. Ainsi les plus fervents des captifs se penchent sur les écrits inspirés et y trouvent avec l'espérance l'aliment d'une énergie indomptable.

Ce sont eux qui, libérés par Cyrus en 538, reviendront en Palestine :

> Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu.
> Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui
> Que sa servitude est finie,
> Que son iniquité est expiée,
> Qu'elle a reçu de la main de Yahweh
> Le double pour ses péchés [10].

Le retour de captivité évoque le glorieux souvenir de la sortie d'Égypte. Dieu ne va-t-il pas, comme jadis, s'avancer à la tête des tribus ?

> Une voix crie : Frayez dans le désert
> Le chemin de Yahweh,
> Aplanissez dans le steppe
> Une route pour notre Dieu !
> Que toute vallée soit relevée,
> Toute montagne et toute colline abaissées;
> Que la hauteur devienne une plaine,
> Et les roches escarpées un vallon !
> Alors la gloire de Yahweh apparaîtra,
> Et toute chair sans exception la verra;
> Car la bouche de Yahweh a parlé [11].

Les triomphes qu'annonce ce beau passage seront d'un autre ordre, et ils devront s'acheter au prix de bien des souffrances. Car nous approchons des temps évangéli-

10. Is., XL, 1, 2.
11. Is., XL, 3-5.

ques et l'histoire ne tardera plus guère à atteindre le sommet où la croix est plantée, et d'où elle rayonne sur le monde. Rentrés en Palestine, les cinquante mille Juifs qui ont voulu profiter de l'édit de Cyrus se heurtent à d'incessantes difficultés : ils rencontrent la mauvaise volonté des gouverneurs perses, et l'opposition des étrangers qui, depuis 597, ont pris possession du sol. Cependant, grâce aux exhortations des prophètes Aggée et Zacharie, le Temple est relevé et le culte rétabli. Hélas! le plus grand péril pour la communauté juive est à chercher dans son sein. Elle ne compte pas que des âmes ferventes : beaucoup se laissent aller à la vie facile des païens, et combien d'autres sont dans le désarroi et le découragement!

Nous tâtonnons comme des aveugles le long d'un mur;
Nous allons à tâtons comme des gens qui n'ont point [d'yeux,
Nous trébuchons en plein midi comme dans l'obscurité du [soir;
Au milieu d'hommes vigoureux, nous sommes semblables [à des morts...
Nous attendons le jugement, et il ne vient pas,
Le salut, et il reste loin de nous!
Car nos transgressions sont nombreuses devant vous;
Et nos péchés témoignent contre nous![12]

Tel est l'état de ces pauvres restes d'un peuple qui fut choisi pour communiquer au monde la lumière de la Révélation. Eh bien! cette lumière, elle ne cesse pas de briller. Un patriote, Néhémie, venu de Babylonie, relève les murailles de Jérusalem et commence la réforme des mœurs; il punit sévèrement les abus et renouvelle solennellement l'alliance d'Israël et de son Dieu. Avant et

12. Is., LIX, 10-12.

après les deux réformateurs, un travail intense de l'Esprit-Saint dans les intelligences et dans les cœurs produit de nouveaux livres sacrés : la théologie s'approfondit et se prépare à faire ses derniers pas. Le problème du mal, celui des destinées d'outre-tombe, la doctrine de sagesse, la doctrine messianique : ce sont là des données fondamentales qui s'adressent maintenant, non plus seulement aux Israélites, mais à ces étrangers qui les coudoient sur la terre de Palestine, mais aux Babyloniens, aux Perses, aux Égyptiens, aux habitants des îles de la mer, mais au monde entier :

> O hommes c'est vers vous que je crie,
> Et ma voix s'adresse aux enfants des hommes.
> Simples, apprenez la prudence;
> Insensés, apprenez l'intelligence.
> Écoutez, car j'ai à dire des choses magnifiques,
> Et mes lèvres s'ouvrent pour enseigner le bien [13].

Ainsi parle la Sagesse personnifiée. Elle est toute nourrie de l'enseignement des prophètes, mais elle se fait le héraut de la religion du monde. Ainsi, le cadre national étant brisé, la Révélation mosaïque se libère des anciennes entraves et se prépare à faire la conquête de l'univers.

7° L'hellénisme et la réaction macchabéenne

Cependant, l'ère des luttes n'est pas encore close. Alexandre, vainqueur des Perses en 333, ne fera que passer, mais il a ouvert à l'hellénisme les portes de l'Orient. L'hellénisme, c'est la civilisation grecque, tellement fine

13. Prov., VIII, 4-6.

et séduisante, qu'on a pu l'appeler le miracle grec. Sous la domination successive des Lagides et des Séleucides, la Palestine se verra envahie par un humanisme païen, qui pénétrera dans tous les milieux, même et surtout chez les prêtres.

> En ces jours-là, il sortit d'Israël des enfants infidèles qui en entraînaient beaucoup d'autres en disant : Allons et unissons-nous aux nations qui sont autour de nous !... Quelques-uns du peuple s'offrirent pour aller trouver le roi (Antiochus Épiphane), et il leur donna l'autorisation de suivre les coutumes des Gentils. Ils construisirent donc à Jérusalem un gymnase, selon les usages des nations... Se séparant de l'alliance sainte, ils s'associèrent aux Gentils et se firent les esclaves volontaires du péché [14].

Instinctivement, le groupe de ceux qu'on appelle les *hasidim*, c'est-à-dire les pieux, se replie sur la Loi et se décide à faire front. La persécution d'Antiochus IV, loin d'en avoir raison, déclenche au contraire la guerre sainte. C'est Mathathias qui lève l'étendard de la révolte. En mourant, il dira à ses fils, ceux que le peuple aura tôt fait d'appeler les Macchabées :

> Maintenant règne l'orgueil et sévit le châtiment; c'est un temps de ruine et d'ardente colère. Maintenant donc, ô mes fils, déployez votre zèle pour la Loi et donnez vos vies pour l'alliance de vos pères. Souvenez-vous des œuvres que nos pères ont accomplies de leur temps, et vous recevrez une gloire et un nom immortels [15].

L'épopée héroïque aboutit d'abord à la conquête des

14. I Macch., I, 12-16.
15. I Macch., II, 49-51.

libertés religieuse et politique, puis à la fondation d'une dynastie nationale, quoique non davidique, celle des hasmonéens.

Quel est donc, en définitive, le résultat de l'hellénisme ? L'élément traditionnel de la nation s'est renfermé dans les étroites conceptions d'autrefois; mais, à cette même heure, beaucoup de Juifs, dispersés dans les métropoles du monde ancien, parlent le grec, adoptent les mœurs grecques, tout en restant fidèles au monothéisme, aux espérances messianiques, à la morale révélée, et à un certain nombre de pratiques cultuelles mosaïques. Voilà ceux qui, ayant à la fois contact avec Jérusalem et avec les peuples les plus divers, sont les apôtres tout désignés aujourd'hui du Judaïsme, et demain de l'Évangile.

8° L'aurore de l'Évangile

Cette époque, à ne considérer que les côtés humains, est lamentable. La dynastie hasmonéenne disparaît, victime de ses divisions intestines, et laisse la place aux Romains. Ceux-ci ouvrent l'accès du trône à l'Iduméen Antipater et à son fils Hérode, prince habile mais cruel, et détesté de ses sujets. A sa mort, ils demanderont à être administrés par les procurateurs romains, mais ces derniers occasionneront à leur tour un tel mécontentement qu'en 66 après Jésus-Christ une révolte éclatera. Elle aboutira, en 70, à la prise de Jérusalem par Titus, et à d'affreux massacres. Désormais les Juifs, à tout jamais dispersés et errant de par le monde, porteront le châtiment du sang divin qu'ils ont versé et appelé sur leur tête; jusqu'au jour cependant où, selon la prophétie de

saint Paul, ils entreront eux aussi au bercail du Christ, à la suite de ceux qu'ils avaient illuminés des clartés de la première Révélation.

> Car je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère... C'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la masse des Gentils soit entrée. Et ainsi tout Israël sera sauvé..., car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. Et comme vous-mêmes autrefois vous avez désobéi à Dieu et que par le fait de leur désobéissance vous avez maintenant obtenu miséricorde, de même eux aussi ils ont maintenant désobéi, à cause de la miséricorde qui vous a été faite, afin qu'ils obtiennent également miséricorde... O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompréhensibles ! [16].

Conclusion

L'histoire biblique nous montre l'humanité appelée à l'état surnaturel, et possédant le don précieux de la vie divine, mais seulement pour un moment. Dieu l'abandonne à elle-même; pourtant il en détache un peuple dont il semble vouloir faire son héritage exclusif, jalousement gardé et séparé des autres peuples. Il l'éduque lentement, par ses prophètes et par l'épreuve, poussée jusqu'à la ruine. Alors on comprend que le privilège d'Israël ne lui a été conféré que pour le bien du monde entier. La nation choisie a été comme une force dynamique, longtemps maintenue en vase clos, jusqu'à l'heure où elle a éveillé au dehors les énergies qui som-

16. Rom., xi, 25-33.

meillaient. L'hellénisme arrive providentiellement à son heure pour faire l'unité de civilisation, et l'empire romain l'unité politique. Alors paraît le Désiré des nations, qui réalisant les anciennes promesses, complétant et dépassant la première alliance, inaugure sur terre le règne universel du seul vrai Dieu.

A. Robert, P.S.S.

Saint Paul parle de la Trinité

Si le retour à l'Écriture est toujours vivifiant comme le retour à une source, cela est spécialement vrai pour ces parties de notre théologie où s'est exercé le plus, au cours des âges, l'effort de la raison humaine. Le mystère de la sainte Trinité en est une; on pourrait presque dire qu'il est le terrain de choix de cet effort. Tout ce que la recherche philosophique a de plus subtil, de plus perfectionné, de plus délicat, a été coulé en quelque sorte dans notre travail humain sur ce mystère. Tout cela a revêtu le traité de la Trinité d'une apparence philosophique qui, pour satisfaire — et vraiment — le théologien, n'en laisse pas moins quelque peu désorientés le commun des chrétiens et même bien des prêtres.

Le mystère de la sainte Trinité est peu, très peu prêché. Volontiers même il est réputé « peu pratique ». C'est un mystère auquel on adhère, et que très facilement on laisse dans l'ombre, malgré le rappel constant des formules liturgiques. Combien de prêtres relisent après leur sortie du grand séminaire le traité théologique de la Trinité, combien de ceux qui ont eu la chance d'avoir la *Somme Théologique* comme livre de base reviennent à ces questions si extraordinairement denses ?

Le sens du concret, — il faut bien le reconnaître, — est un don plus commun que le tempérament spéculatif. Et si l'on parle si peu de la Trinité, c'est peut-être parce que le traité qui exposait ce mystère a laissé dans la

mémoire un souvenir de haute spéculation bien plus que celui de quelque chose de vivant.

Le retour à l'Écriture, sur ce point, ferait sans doute disparaître bien des appréhensions. Une lecture patiente de saint Paul, la méditation des Épîtres, montreraient et la valeur de vie de ce mystère et la manière vivante dont on pourrait le présenter aux fidèles.

Certes, il ne faut pas chercher dans saint Paul un enseignement méthodique, encore moins systématique, sur la sainte Trinité. Le mot « Trinité » lui-même, qui exprime admirablement le mystère de l'unité divine en trois personnes, n'existe pas encore. Il n'apparaîtra qu'au second siècle avec Théophile d'Antioche. Mais les trois personnes divines sont présentes à toutes les pages de ses Épîtres, tantôt séparées, tantôt unies, parfois deux, parfois toutes les trois. Le christianisme de Paul, comme tout christianisme, est religion trinitaire. La vie chrétienne, d'après Paul, est informée, pénétrée de tous côtés par la vie trinitaire : « C'est par Lui (le Fils) que nous avons accès, les unes et les autres, dans un seul Esprit, auprès du Père » (Eph., II, 18).

C'est ce rôle des trois personnes divines dans la vie individuelle de tout chrétien, dans la vie de l'humanité, que nous voudrions sommairement et surtout pratiquement décrire d'après saint Paul.

*
* *

Paul a, comme Jean, la hantise de l'unité : unité des chrétiens entre eux, unité des chrétiens avec Dieu par le Christ : « Un seul corps et un seul Esprit, de même que vous avez été appelés en une seule espérance de votre vocation » (Eph., IV, 4). D'où l'image, spécifiquement paulinienne, du corps, qui est par excellence celle de l'u-

nité vivante : « Nous ne sommes tous qu'un corps dans le Christ et nous sommes les membres les uns des autres » (Rom., XII, 5).

Cette unité se comprend dans l'universalité, dans la totalité. Le nombre de fois où Paul emploie le mot « tout » ou des composés de « tout » est significatif à cet égard. Mais cela a lieu principalement quand il parle de l'ensemble du monde, de l'ensemble surtout de l'humanité : *tout* a été fait par le Fils, *tout* vient de Lui; *tous* ont péché, *tous* ont besoin de la Rédemption, *tout* doit s'achever dans la miséricorde; *tout* doit se terminer dans la soumission de *tous* au Christ et de celui-ci à Dieu, afin que l'unité soit complète. C'est ce tableau final que nous décrit la première Épître aux Corinthiens, XV, 24-27 : « Ce sera la fin quand le Christ remettra le règne au Dieu et Père, quand il aura abattu *toute* domination et *toute* autorité et puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis *tous* ses ennemis sous ses pieds... Lorsque *tout* lui sera soumis, lui-même se soumettra à celui qui lui a soumis *toutes* choses afin que Dieu soit *tout* en *tous*. »

C'est dans cette perspective d'universalité, ici seulement rappelée, que se place l'enseignement trinitaire de Paul.

Le Père est la source et la fin de tout. D'abord il est Dieu. C'est ce titre qui par excellence lui est donné. Ce n'est que rarement qu'il est attribué au Christ, dit ordinairement *Kurios*, Seigneur. Le Père, comme nous le dit la première Épître à Timothée, est « le roi des siècles, incorruptible, invisible, seul Dieu » (I, 17); il est « le bienheureux et unique Dominateur, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le seul qui possède l'immortalité, habitant une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (VI, 15-16).

Mais, ce point si net acquis, c'est surtout son rôle qui

est décrit, son rôle par rapport aux hommes. Et pour connaître ce rôle, il suffit de reprendre les longues salutations en forme d'actions de grâces que Paul place en tête de ses lettres. Il faudrait les relire toutes, mais c'est un mot de la première Épître aux Corinthiens qui nous en indiquera le thème général : « Il est fidèle le Dieu par qui nous avons été *appelés à participer tous ensemble à Jésus-Christ* Notre-Seigneur » (I, 9). L'appel à « participer à son Fils » constitue l'action première du Père dans notre vie chrétienne. C'est le choix, la prédestination, c'est ce que Paul nous dit au début de l'Épître aux Éphésiens : « Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux, dans le Christ, selon qu'*Il nous a choisis* en lui, avant la création du monde, pour être saints et sans reproche à ses yeux, parce que, dans sa charité, *il nous avait prédestinés à l'adoption* comme ses fils, par Jésus-Christ » (I, 3-5). Citons encore cette formule différente, mais avec la même idée, de l'Épître aux Colossiens : « Rendant grâces avec joie au *Père*, qui vous a rendus capables d'avoir part au lot des saints dans la lumière. Il nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de sa charité, en qui nous possédons la rédemption, la rémission des péchés » (I, 12-13).

« Et pour nous introduire ainsi dans la lumière, il nous a d'abord promis par les prophètes la venue de son Fils, puis nous l'a donné et, en nous le donnant, il nous a tout donné avec lui » (Rom., VIII, 32). C'est par ce Fils qu'il va tout opérer en nous.

S'il est la source, il est le terme dernier aussi. Tout le travail qu'il accomplit en nous par son Fils et par son Esprit a pour objet de nous assimiler progressivement à

Lui, de nous rendre ses fils, afin qu'étant fils nous soyons aussi héritiers avec son Fils par nature.

Cette immense assomption de l'humanité dans la famille divine se fait pour sa gloire. Dans la seule action de grâce initiale de l'Épître aux Éphésiens, la formule « à la louange de sa gloire » revient par trois fois (1, 6, 12, 14). Son action est ordonnée à la louange de sa gloire; nous devenons nous-mêmes par son action cette louange : « Prédestinés que nous avons été, selon le dessein de celui qui exécute tout comme l'a décidé sa volonté, à être la louange de sa gloire » (14). Toute notre action, à notre tour, tendra à se conformer à ce vouloir du Père : « Faites tout pour sa gloire », dira Paul aux Corinthiens (I Cor., x, 31). Et c'est par le Christ que nous dirons finalement notre *Amen* à cette louange (II Cor., 1, 20).

Le Père est pour nous le commencement et le terme, la source de toute justification et de toute sanctification, Celui pour qui nous sommes faits, dont nous devons devenir la louange en participant à sa gloire. « Pour nous, dit Paul aux Corinthiens (I Cor., VIII, 6), il n'y a qu'un Dieu le Père, *de qui* tout vient, et *pour qui* nous sommes. »

*
* *

... « Et, ajoute-t-il, un seul Seigneur Jésus-Christ, *par qui* sont toutes choses et nous *par* lui. » Le Père est la source et la fin; le Fils est celui *par qui* [1] nous recevons

1. Cet aspect n'est point exclusif. Saint Paul emploie aussi en parlant du Fils la formule « pour lui ». Tout a été créé par lui et pour lui » (Col., 1, 17). « Cette formule, dit le P. Lebreton (*Les Origines du dogme de la Trinité*, p. 368), est plus rarement appliquée au Christ, on la retrouve cependant équivalemment dans d'autres passages de saint Paul et de saint Jean, où toute la création est représentée orientée vers le Christ comme vers sa fin. »

de la source et *par* qui nous remontons finalement à cette source. C'est ce rôle médiat qui apparaît comme le trait caractéristique de la deuxième personne. Certes, le Fils est dit Dieu et expressément. Le titre *Kurios* lui-même revient en fait à l'affirmation de cette divinité. Mais cette divinité du Fils dans Paul peut être considérée comme fait acquis et ne supportant pas discussion.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que, même dans les rares passages où est décrite l'existence antérieure du Fils, les expressions employées ou insinuent l'idée d'intermédiaire ou sont en fonction de la création. Certes, il nous est parlé de sa préexistence et de sa préexistence en forme de Dieu (Ph., II, 6). Il est envoyé quand vient la plénitude des temps (Gal., IV, 4). Mais quand Paul doit s'opposer aux spéculations hétérodoxes de Colosses, voici les termes qui viennent sous sa plume : il est « l'image du Dieu invisible, premier-né avant toute créature, car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre; les choses visibles et les choses invisibles... tout a été créé par lui et pour lui » (I, 15-16). Cette expression « image du Dieu invisible », déjà présente dans la deuxième Épître aux Corinthiens (IV, 5) « image de Dieu », et qui trouve sans doute son origine dans les livres sapientiaux, nous livre certes une lumière sur la nature propre du Fils, mais semble surtout indiquer son rôle de révélateur du Dieu invisible : l'invisibilité étant donnée comme propriété du Père.

Quant aux autres termes, ils sont nettement en fonction de la création. Le Fils se définit, certes, par ce titre de Fils, mais aussi par opposition à la créature : il est celui qui préexiste aux choses, et par qui le Père a créé.

Ce rôle d'intermédiaire est naturellement bien plus marqué encore dans toute la description de la mission visible par l'Incarnation. Celle-ci est en quelque sorte l'achèvement de son œuvre : faire entrer tout ce monde

qu'il a créé dans la soumission à Dieu, accomplir le retour total de l'humanité et de la création à son principe (Rom., VIII, 22).

De par le fait du péché humain, ce rôle se compliquera de celui de Rédempteur : la Rédemption par le sang du Fils incarné étant le moyen choisi pour nous faire entrer dans la soumission et dans l'union.

C'est pour l'exécution de ce plan complexe que le Père l'envoie dans la similitude de la chair de péché (Rom., VIII, 3), pour cela qu'il ne l'épargne pas (VIII, 32). Et c'est cette volonté divine que le Fils accomplit par sa mort sur la croix : « Il s'est livré lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher à ce siècle présent qui est mauvais, *selon la volonté de Dieu notre Père.* »

Le Christ, donc, satisfait pour nos péchés (I Cor., XV, 3), il condamne le péché dans sa chair, car cela était impossible à la Loi (Rom., VIII, 3, 4). Tout va découler de là, de cet amour infini qui mène le Christ à la croix. D'où la parole de Paul : « Je n'ai pas estimé savoir autre chose au milieu de vous que le Christ et le Christ crucifié » (I Cor., II, 2). Et l'amour qui va nous attacher à lui ne sera qu'une faible redevance pour celui qui l'a poussé à cet acte : « Le Christ vous a aimés et il s'est livré lui-même pour vous, oblation et hostie à Dieu en odeur de suavité » (Eph., V, 2).

C'est dans cette incarnation et cette mort rédemptrices que nous est décrite avant tout la deuxième personne de la Trinité. Et c'est de là que découle tout son rôle dans notre sanctification, dans notre vie chrétienne Nous sommes justifiés par lui (Rom., III, 24), délivrés de la mort du péché afin que là où le péché a abondé, surabonde la grâce. Nous sommes délivrés des obligations de la Loi. Et par cette libération, par cette sanctification, nous avons accès par lui auprès du Père, car nous sommes rétablis en paix (Rom., V, 1).

Et ce n'est pas seulement une délivrance juridique, telle qu'aurait pu l'accomplir un médiateur humain. C'est quelque chose d'immensément plus grand qu'il opère en nous. En lui habite corporellement la plénitude de la divinité, mais cette plénitude va déborder sur nous. Tant et si bien qu'il va y avoir en nous une nouvelle vie qui est une vie pour Dieu (Gal., II, 20), une vie cachée en Dieu avec le Christ (Col., III, 4). C'est le Christ lui-même qui est en nous (Rom., VIII, 10), qui habite en nos cœurs par la foi (Eph., III, 17).

Par là, comme par la présence de l'Esprit, nous participons à son Fils (I Cor., I, 9), nous devenons fils. C'est ce pour quoi en définitive la deuxième personne de la Trinité s'est incarnée : « Mais quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi, *afin que nous recevions l'adoption* » (Gal., IV, 4), adoption qu'il nous avait prédestinés à recevoir par Jésus-Christ (Eph., I, 5).

C'est par le Fils que nous recevons l'adoption, par le Fils que nous sommes à notre tour rendus fils, devenus participants de ce Fils, destinés à « être conformes à l'image de ce Fils ». On comprend en lisant ces textes que la tentation soit grande pour certains de voir là « une communication de la grâce sanctifiante qui orne son âme de Fils » et que l'on ait pu affirmer que « le Christ nous unit à lui et veut nous entraîner vers son Père pour nous faire entrer — sous ses auspices, mais comme fils adoptifs — dans le mouvement de vie qui, au sein de la Trinité, emporte le Fils par amour jusqu'au sein du Père [2] ». Mais cette question débattue est bien loin de notre sujet.

2. Guetty, *Vers le Père*, p. 392. — Cf. en sens contraire : Galtier, *Revue d'Ascétique et de Mystique*, XIX, 1938, pp. 337-375.

Ayant reçu, par le Fils, ce caractère de fils, nous avons en même temps reçu la promesse de l'héritage et, tout d'abord, celui qui nous en est le ferme garant : l'Esprit. « *Parce que* vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils criant : Abba, Père. Ainsi donc, tu n'es plus esclave désormais, tu es fils, et si tu es fils, tu es aussi héritier de par Dieu » (Gal., IV, 6-7). « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si réellement nous souffrons avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui » (Rom., VIII, 17).

Car ce retour de nous tous vers le Père, œuvre propre du Fils, ne fait que commencer. Il s'achèvera plus tard : « Nous avons les prémices de l'Esprit, nous soupirons au dedans de nous dans l'attente de l'adoption, de la rédemption de notre corps, car c'est en espérance que nous avons été sauvés » (Rom., VIII, 23-24). Il faudra vivre avec le Christ, partager sa croix, dépouiller ce corps de mort, jusqu'au jour où l'Esprit le fera revivre, nous fera tous revivre pour la soumission définitive au Père.

Dieu égal au Père, mais Fils, révélateur du Dieu invisible, envoyé par lui, Rédempteur incarné, Fils qui nous rend enfants adoptifs et nous fait participer à son héritage, c'est sous ces aspects complexes mais tellement vivants et s'insérant au plus profond de nos vies, de nos destinées, que se présente à nous, dans saint Paul, la deuxième personne de la sainte Trinité. C'est une façon concrète d'aborder le mystère; c'est un vivant qui nous est rendu saisissable, c'est la révélation d'une personne.

*
* *

Il en est de même du Saint-Esprit. Dire que la description qui en est faite est aussi claire, aussi nette, serait

exagéré. « L'action de l'Esprit apparaît beaucoup plus nettement que sa personne », faisait remarquer le P. Lebreton. Cette action elle-même est bien moins caractérisée que celle des autres personnes. L'imprécision du terme : « l'esprit », qui par lui-même désigne des réalités très différentes, ajoute à la difficulté; souvent, au cours des innombrables textes de Paul où il est parlé de l'esprit, on se demande si le mot a le sens personnel d'Esprit-Saint, ou une acception plus générale. Et quand on voit ce titre d'Esprit être attribué au Seigneur lui-même (II Cor., III, 17), la question se complique encore.

Pourtant, l'Esprit-Saint dont parle souvent Paul est Dieu, il est véritablement une troisième personne divine. Il a les prérogatives divines, il est cité sur le même rang avec le Père et le Fils, son action est assimilée à celle des autres personnes. C'est une personne distincte : s'il ne nous est pas dit qu'il procède du Père et du Fils, il est dit envoyé par le Père, envoyé par le Fils, il est dit « Esprit du Père », « Esprit du Christ ». Mais à part ces quelques traits, Paul ne nous parle guère de la nature intime de l'Esprit. Il nous montre son action. Essayons de la voir.

Si nous voulions, dès le début, résumer en un mot tout cet enseignement, il semble que nous pourrions dire : la troisième personne de la sainte Trinité, l'Esprit-Saint, nous est présenté par Paul comme la source intime d'activité spirituelle. Ce n'est pas, comme pour le Fils, une mission visible, elle s'opère dans l'intérieur des cœurs, et se manifeste seulement parfois par des charismes. Cette différence fondamentale de mission visible et de mission invisible explique la moindre précision de la description. Et, de plus, le mot « Esprit » a ce vague que n'a pas le mot Fils, surtout quand celui-ci se manifeste

essentiellement pour nous communiquer une filiation.

L'Esprit anime toute la vie chrétienne. Il nous est donné au baptême, au moment où nous devenons fils et héritiers : « Il nous sauva... dans sa miséricorde par un bain de régénération et de renouvellement de l'Esprit-Saint qu'il répandit abondamment sur nous par Jésus-Christ notre Sauveur » (Tite, III, 5-6). « Parce que nous sommes fils, il a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils », nous dit l'Épître aux Galates (IV, 6). Tout fils a l'Esprit : « Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu » (Rom., VIII, 14).

Ayant reçu l'Esprit de Dieu, celui-ci est en nous comme en son temple. Voulant inculquer aux fidèles de Corinthe l'horreur de l'impudicité, Paul amène cette raison majeure : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple de l'Esprit-Saint qui habite en vous, que Dieu vous a donné, et que vous ne vous appartenez plus ? » (I Cor., VI, 19). « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite parmi vous ? » (III, 16).

Le résultat en est pour nous une spiritualisation : « Vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous » (Rom., VIII, 9). Et par là, étant dans l'Esprit, nous jugeons par une sorte de connaturalité ce qui est de l'Esprit : « Ceux qui sont selon la chair aspirent aux choses de la chair, mais ceux qui sont selon l'esprit aux choses de l'esprit » (*ib.*, 4).

D'où la présence dans l'âme de ces vertus que Paul énumère aux Galates : « Par contre, le fruit de l'Esprit est : la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la mansuétude, la fidélité, la douceur, la tempérance » (Gal., V, 22).

Tout l'organisme intérieur du chrétien se construit

ainsi par l'Esprit qui habite en lui. Il s'est substitué à la Loi ancienne qui était incapable de nous donner la force. Il est au contraire pour nous force et liberté, car l'esprit que nous avons reçu n'est pas un esprit de servitude, mais de filiation.

Tout le dynamisme, toute l'insatisfaction inspiratrice de progrès viennent de cette présence intime de l'Esprit. C'est lui qui gémit en nous, qui nous fait aspirer à la plénitude de la filiation, à voir tout ce qui est mortel absorbé par la vie.

C'est lui qui oriente notre désir et notre prière et se substitue à notre faiblesse : « Et pareillement l'Esprit soutient notre faiblesse. En effet, comment nous devons prier, pour prier comme il faut, nous ne le savons pas, mais l'Esprit lui-même intercède par d'ineffables soupirs. Et celui qui scrute les cœurs sait quelle est l'aspiration de l'Esprit et que c'est selon Dieu qu'il intercède pour les saints » (Rom., VIII, 26-27).

C'est lui qui ouvre les yeux de notre cœur pour nous permettre de comprendre les choses divines et d'en parler : « Ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu, mais l'Esprit qui vient de Dieu, pour que nous connaissions tout ce dont nous avons été gratifiés par Dieu. Et nous en parlons, non pas en discours que la sagesse humaine enseigne, mais en ceux que l'Esprit de Dieu enseigne, exprimant les choses spirituelles en langage spirituel. Ce qui vient de l'Esprit de Dieu n'est pas accessible à l'homme psychique... » (I Cor., II, 12-14).

Enfin, c'est cet Esprit qui, vivant en nous, nous formant, nous illuminant, est le gage de la vie à venir. C'est lui qui ressuscitera nos corps comme il a ressuscité celui du Christ.

Dieu, personne distincte, Esprit du Père et du Fils, habitant en nous, nous donnant sagesse et lumière, vie

et puissance, nous permettant cette marche à la suite du Fils vers le Père, tel nous apparaît l'Esprit-Saint dans saint Paul.

*
* *

Nous avons essayé jusqu'ici de grouper sur chaque personne divine l'enseignement épars tout au long des Écritures. Il y a plus. Parfois subitement arrive sous la plume de Paul une de ces formules où sont réunies les trois personnes, une de ces énumérations trinitaires dont le P. Prat a établi le catalogue.

Il est absolument impossible de prévoir l'arrivée de ces textes; ils sont aussi différents par leur contexte que par leur formulation. Tantôt c'est dans une salutation, dans une action de grâces, tantôt au cours d'un exposé doctrinal. Parfois l'énumération est condensée, sans se trouver d'ailleurs jamais à l'état pur, comme dans le précepte baptismal de saint Matthieu. Parfois au contraire c'est une longue phrase, où nous voyons apparaître et même reparaître successivement les trois personnes.

Mais peut-être un jour reviendrons-nous à ces énumérations trinitaires de saint Paul.

Nous ne pouvons prolonger ces notes. Mais une impression s'en dégage : nous trouvons dans Paul une présentation étonnamment vivante de ce mystère de la Trinité. Révélation concrète des trois personnes dans leur action, comme si Paul les voyait effectivement à l'œuvre.

Non point comme trois êtres divers : les formules trinitaires, si nombreuses, suffiraient à nous en persuader, mais aussi l'attribution faite indifféremment aux trois personnes de diverses actions : l'Esprit habite en nous comme le Fils y habite, nous sommes son temple comme

nous sommes le temple du Père et les membres du Christ. Mais cette divinité une et trine est partout présente et vivante, Paul en parle à tout propos, parce qu'il en vit sans cesse, parce qu'il y plonge, selon ce qu'il disait aux Athéniens : il n'est « pas loin de chacun de nous, en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes » (Act., XVII, 28).

C'est là quelque chose de bien différent de notre traité moderne de la Trinité. Et pourtant ceci prolonge cela. Paul nous montre simplement un Père, un Fils, un Esprit vivant dans l'unité d'une même divinité. Il ne nous explique pas comment nous pouvons essayer de penser ce mystère, comment il ne s'oppose pas aux données de la raison humaine. Il livre le fait, qui est mystère.

La théologie, qui est une recherche de compréhension, le reçoit, et, avec toutes les ressources qu'elle trouve dans les sciences humaines, elle va essayer de le scruter. Dans ce cas, elle emploiera tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre science : l'analyse des opérations d'une nature intellectuelle. Elle amenuisera ses concepts. Elle essaiera de comprendre sous la lumière de la foi. Mais c'est là son aboutissant.

C'est là peut-être aussi qu'est le danger. Le danger de prendre cette recherche pour le tout de la théologie. Si le traité de la Trinité reste chose à laquelle on ne revient guère, ne serait-ce pas que l'on a enseigné parfois une recherche d'intellection du donné sans une connaissance suffisante de ce donné.

Rien n'est si vivant que la révélation des trois Personnes dans saint Paul. Il y a bien une raison à ce que la Trinité paraisse chose lointaine, et l'étude de ce traité chose abstraite et peu utile.

Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, pareille étude

serait nécessaire. Au moment où l'on prêche à nouveau cet essentiel du christianisme : notre filiation adoptive, notre divinisation, l'habitation de la Trinité en nous, ne faudrait-il pas revenir à ce traité ? Ce serait peut-être en partant de l'Écriture, en partant de saint Paul, que l'étude en paraîtrait à nouveau utile et savoureuse.

fr. Augustin Grail.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Docilité et Personnalité

L'EXEMPLE D'UNE ENFANT

Il y a dans l'enfance une souplesse admirable.

La plupart des éducateurs pensent : une souplesse commode; les enfants obéissants sont faciles à conduire.

Or, le Christ a proposé l'enfance à notre admiration; il ne l'a pas livrée à notre commodité.

L'exemple d'une petite fille, Alphonsine Pringuet, montrera, je l'espère, comment la souplesse, qualité spécifique de l'enfance, fraie les voies à la sainteté (ce mot sera pris ici dans un sens général, et sans aucune arrière-pensée d'instruire un procès d'héroïcité des vertus).

Alphonsine fut docile, docile d'esprit et de cœur; docile à ses parents, docile à ses maîtresses, docile à la grâce. C'est tout. Je cherche en vain — peut-être un autre saurait-il pousser plus loin l'enquête — je cherche en vain dans sa vie une révélation de cette emprise directe du divin qui classe hors de pair, à quatre ans, une Nellie du Dieu Saint; ou un de ces appels précoces à l'apostolat qui dressait une Rose de Viterbe, à neuf ans, sur les bornes des carrefours pour haranguer le peuple. Elle n'a pas assez vécu pour permettre à ses éducatrices de s'effacer, laissant la grâce pousser toute seule ses

avantages, comme une petite Anne de Guigné. On ne sait pas si, peu à peu remise à son propre conseil, elle eût continué à suivre la ligne où l'éducation l'avait engagée, et qui normalement aboutit à la sainteté. Mais on distingue, dans ses premiers pas, quelque dirigés qu'ils fussent, bien mieux qu'un reflet et un écho : une volonté personnelle de docilité. Sa vertu ne devait rien à la contrainte. Elle lui coûta souvent des efforts douloureux. Elle la rapporta toujours à Celui au nom de qui on la lui demandait. C'était de l'authentique vertu.

Avant d'en donner des exemples, ne faut-il pas faire son portrait temporel, la montrer avec son visage réel de petite fille du peuple?

Son père est maçon, à cette époque, (à Etrépagny, dans l'Eure); sa mère, femme de ménage (ne sachant même pas lire). Leur maisonnette sans étage comprend deux petites pièces; la manière dont est fait le ménage laisse fort à désirer. Alphonsine se néglige aussi, elle n'est pas naturellement soigneuse. Elle se tient un peu voûtée; son visage, souvent sérieux, est pâle et très doux, éclairé par deux grands yeux noirs d'un feu extraordinaire dès qu'elle s'anime.

Elle ne fut pas baptisée de bonne heure (à 22 mois); on avait même, à un moment, pensé à ne faire qu'une fête pour deux cérémonies, ce baptême et la première communion du frère Joseph, de sept ans plus âgé qu'elle.

Le jour de ses trois ans, sa mère l'amena à l'asile tenu par les Dominicaines de Sainte-Catherine-de-Sienne. Son frère y était entré au même âge. Il fallut longuement l'apprivoiser, car elle était timide, repliée sur elle-même, « comme une petite boule », et ce ne fut guère qu'à cinq ans que, sous l'impulsion d'une nouvelle maîtresse, la petite boule se déplia, la petite âme s'ouvrit. Cet asile, ce fut son vrai foyer d'éducation. Ses sept ans sonnés, elle eût dû entrer à l'école laïque; elle demanda à rester; par exception on la garda en attendant que

s'ouvrissent les portes de l'école libre, dont elle surveillait la construction avec un intérêt passionné. A une compagne qui se moquait d'elle, parce qu'elle était trop grande pour l'asile : « Eh bien, si ça me plaît d'y rester jusqu'à cinquante ans? Maman veut bien, qu'est-ce que ça peut te faire? »

Elle s'y épanouit, s'y développa, y donna toute sa mesure.

Les circonstances de sa mort prématurée furent tragiques. Elle voulait se mettre en blanc pour une fête de couvent, et repasser sa robe. Elle allume une lampe à alcool : un faux mouvement, l'alcool se renverse sur elle, en un instant elle n'est plus qu'une torche vivante. Son père, perclus maintenant de tous ses membres. revit indéfiniment dans sa solitude cette minute atroce : si elle n'était pas sortie dans la rue! il l'eût jetée sur le lit, étouffé le feu sous le couvre-pied : « Tant pis pour les draps! » ajoute-t-il naïvement. Mais elle courait vers sa mère, occupée au lavoir; et le secours vint trop tard. Trois jours après elle mourait à l'hôpital, non de la profondeur, mais de l'étendue des brûlures. « Je veux aller voir le petit Jésus. » Elle avait un peu plus de neuf ans.

Beaucoup d'enfants saints sont morts jeunes. Pas tous, certes : la majorité accomplit la carrière normale d'une vie humaine; leur biographe, s'ils en ont un, ne pourra pas recueillir les perles de leur petite enfance. Alphonsine ne devait pas accomplir une carrière normale, et il se trouva quelqu'un pour garder le détail de son souvenir : la Mère R., directrice de l'asile et témoin, ainsi que son adjointe, Mère P. D., des progrès de leur petite élève, et à qui sont dues le plus grand nombre des notes sur lesquelles s'appuie cette petite étude.

Alphonsine ne désirait pas vivre longtemps; et peut-être sut-elle, de science confuse sans doute, qu'elle ne vivrait pas longtemps,

J'ai sous les yeux une petite lettre datée du 15 juin 1936 (elle est morte le 3 juillet) et adressée « au Ciel »,

à la Mère fondatrice des Dominicaines d'Etrépagny : « Ma Mère, je voudrais bien venir avec vous. Vous êtes avec le petit Jésus. Il est beau le petit Jésus. Vous en avez de la chance... »

Un jour, racontant l'histoire de sainte Catherine de Sienne, la Mère R. vient à parler de la mère de la sainte, Lapa, qui, étant malade, voulait absolument guérir pour rester sur la terre : « Ah! s'écrie Alphonsine, c'est drôle alors! A quoi donc qu'elle pensait? Moi je voudrais bien mourir maintenant parce que je serais sûre d'aller au Ciel, mais plus tard je ne sais pas. » Elle voyait et entendait beaucoup de choses hors du couvent. Se rendait-elle compte que la grâce est difficile à protéger dans certaines conditions de vie? Un jour elle s'en ouvre devant la Mère R. et ses compagnes : « Je voudrais toujours rester petite, je suis ennuyée de grandir. Quand on vieillit, oh la la! on devient méchant. » Elle précise. A une petite fille qui lui confie : « Tu sais, moi je me prépare à gagner des sous », elle réplique : « Oh! moi, je me prépare à gagner le Ciel. »

Ne peut-on même supposer une sorte de pressentiment du genre de mort qui lui était réservé?

L'histoire de Jeanne d'Arc l'avait extrêmement impressionnée : « C'est pas moi qui voudrais être brûlée comme Jeanne d'Arc! Tout entière comme ça! ce qu'on doit souffrir! »

Deux jours avant l'accident fatal, elle eut à remplir dans une pièce de circonstance le rôle d'une religieuse; on l'avait habillée en Dominicaine : robe, guimpe, voile; et elle joua avec une conviction et une maturité étonnantes. Mais, habituée à d'autres tenues, elle eut très chaud, en cette journée de plein été; elle le dit à la Mère : « Vous qui voulez être religieuse, répliqua celle-ci, vous voyez que le costume tient chaud. — Oui, mais Jeanne d'Arc, c'était plus chaud que ça! » La veille de son accident, voyant un léger nuage d'évaporation sur un toit, elle s'écria : « Oh la la! s'il y a le feu je me

sauve! » Deux faits sont plus remarquables encore : le matin même de l'accident, elle dit à un enfant : « Je ne serai peut-être jamais grande. — Pourquoi? t'es jamais malade! — Ben, un accident est si vite arrivé! » Et avant de rentrer chez elle pour allumer la fatale lampe à alcool, elle s'arrêta à l'église et pria longuement devant la statue de Jeanne d'Arc.

Ainsi avertie et consentante, il n'est pas trop extraordinaire qu'elle ait fait une fin sereine. Le mot étonne, parlant d'une telle mort. Et certes, elle dut bien souffrir : « On ne savait par quel bout la prendre pour les pansements, mais, dit sa mère, elle n'a pas fait un cri. » L'infirmière ne dit pas : « pas de cris », mais : « pas de larmes », pas de plaintes : des gémissements.

Quand on se penche sur cette petite fille, on est frappé de deux choses :

— cette admirable souplesse et docilité qui excuse son père, parlant d'elle, de négliger l'action de la grâce aussi bien que la liberté morale : « C'est une bénédiction d'avoir eu une enfant comme elle, lui dit-on. — Les enfants, ça dépend comme on les élève »;

— et d'autre part, une autorité sur les autres enfants qui fait d'elle un petit chef, reconnu et obéi.

Mais elle ne prétend rien donner qu'elle n'ait reçu. Et c'est le premier caractère de sa docilité : docilité d'esprit.

Son frère Joseph avait dix ou onze ans quand on le chargea d'aller avec elle chercher un médicament auprès de la Mère infirmière. Celle-ci le servit, puis lui adressa quelques mots de morale; Alphonsine veillait : « Fais bien attention à ce que la Mère dit! je t'y ferai penser, tu sais! »

Elle transmettait aux autres, fidèlement, l'enseignement donné : « Quand on ne comprenait pas le catéchisme, elle nous expliquait », nous dit une de ses anciennes compagnes. — Vous compreniez alors?

demande la Mère R. — Oui, aussi bien que si c'était vous. »

On se rappelle deux de ces petites répétitions de catéchisme.

A propos du mystère de la Sainte Trinité : « Vous comprenez ça, vous, un Dieu en trois Personnes? — Non. — Eh bien, moi non plus, mais je le crois, c'est un mystère, il faut le croire. »

A propos de la Présence réelle : « Le petit Jésus il est tout entier dans l'hostie, et quand même on la partagerait en mille morceaux, il serait tout entier dans chaque petit morceau ; il faut le croire parce que c'est vrai. »

Cette docilité d'esprit est sans doute d'observation courante : la foi est facile aux enfants de cet âge ; et, sans même parler de la vertu surnaturelle de foi, l'adhésion aux dires des grandes personnes. Il y a seulement en Alphonsine, comme en tout enfant très pieux, un appétit des vérités de l'ordre religieux qui les leur fait retenir à l'égal des vérités de l'ordre naturel, et même pénétrer, jusqu'à un certain point. Cet aveu d'Alphonsine, qu'elle ne comprenait pas le mystère de la Sainte Trinité ou celui de la Présence réelle, n'est pas fréquent chez les enfants jeunes, et prouve qu'elle avait essayé d'approfondir les formules proposées, et qu'à défaut de les comprendre elle les pensait, de tout son esprit.

Ce qui, plus que la docilité d'esprit, mérite à notre petite héroïne une mention spéciale, c'est la constance de cette docilité lorsque les idées proposées par les grandes personnes prétendaient engager sa conduite. On la vit bouder, obéir comme à regret, lutter pour consentir l'effort ; mais lutter contre elle-même, *jamais* contre l'exigence du Bien ; elle n'a *jamais* rien refusé, croit pouvoir affirmer la Mère R.

C'était une âme ouverte. A l'encontre de tant d'enfants qui à cet âge sont encore centrés sur eux-mêmes, elle se tend à la parole de qui tient auprès d'elle la place de Dieu, comme dit le catéchisme : ses maîtresses, ses pa-

rents. Il faut bien que tout enfant, pour être élevé, en arrive là, s'adapte et se discipline. Mais alors que si souvent l'anarchie initiale du petit d'homme résiste à l'influence bienfaisante qu'on veut exercer sur lui, ce qui nous oblige, crainte d'un mal pire, à ne lui demander que peu à la fois, chez la petite Alphonsine le désir du bien fait brûler les étapes. Car pas davantage elle n'est faible et passive que révoltée. Elle ne résiste pas, mais elle ne « cède » pas non plus : elle *veut*, elle fait siennes les volontés d'autrui, en pleine liberté intérieure.

Chez les enfants d'une bonne volonté seulement ordinaire, la souplesse est une qualité dangereuse, parce qu'elle les livre sans défense à la merci de ceux qui voudront penser pour eux et agir pour eux.

Ici, la bonne volonté est plus qu'ordinaire; la grâce a libre jeu dans cette âme à la fois souple, ouverte et énergique, et l'éducatrice peut demander beaucoup sans demander trop. L'obéissance de cette petite fille prend une valeur morale comparable à celle des religieux qui ont fait vœu d'obéir; si l'on cède, c'est à Dieu qu'on cède, Dieu dont les supérieurs ne sont que les truchements, Dieu qui seul a droit à notre démission.

Son père et sa mère portent d'Alphonsine un témoignage un peu court, mais insistant : « Elle faisait tout ce qu'on lui commandait; jamais un mot. J'avais qu'à lu dire. »

Que l'obéissance résume toute la vertu, cela n'a jamais été vrai, même des enfants, à l'encontre de certaine théorie éducative bien trop répandue et paresseuse.

Mais qu'il soit malfaisant aux enfants d'avoir à obéir, c'est une théorie tout aussi fausse et exagérée.

Entre les deux idéals éducatifs opposés : l'obéissance par-dessus tout, le développement de la personnalité par-dessus tout, notre petite fille ne nous oblige pas à choisir. Elle a des qualités de chef, elle les manifeste et les exerce de plus en plus, en même temps qu'elle devient de plus en plus docile.

Les exemples abondent.

Pendant ces deux années de grâce qu'on lui accorda à l'asile avant l'ouverture de l'école libre, elle fut comm une seconde maîtresse pour les petits. Il lui arrive souvent d'être laissée seule avec les enfants pendant une absence de la maîtresse. Au retour de celle-ci, la petite fille doit lui faire son rapport : tel a déplacé les bancs, tel a donné un coup de poing, tel a ri.

Admirez ce petit tableau. Aujourd'hui, ce n'est pas d'une division qu'il s'agit, mais, dans la grande salle, de l'asile au complet : plus de quarante enfants. La Mère prévient Alphonsine qu'elle est obligée de s'absenter : « Bien, ma Mère. » La petite s'en va devant le bureau, se poste debout, face à la classe, bras croisés, immobile. Ses yeux parcourent tous les bancs. On est très sage. Chacun se penche sur sa tâche, relevant de temps en temps la tête avec un regard rapide vers Alphonsine. Mais voilà Clotaire qui commence — commence à peine! — à se dissiper. « Clotaire!» L'interpellé sait ce qu'il a à faire. Le geste supplée la parole. Il sort de son banc, marche vers le bureau : « A genoux. » On entendrait voler une mouche. Mais qui là-bas cause tout bas avec son voisin? Qu'il vienne à son tour : « A genoux. » De temps en temps, dans le calme, la jolie et ferme petite voix prononce : « Travaillez »; et l'ardeur se ranime. Grâce à ces quelques exécutions, l'ordre sera maintenu jusqu'au bout. Si la Mère rentre seulement au bout d'une demi-heure, elle retrouvera tout son petit monde comme elle l'a laissé. Une seule petite fille, pas bien grande, pas bien vieille, domine de son autorité de chérubin cette masse d'enfants.

Quand elle exerce dans la petite salle, Alphonsine a une méthode. Quand elle exerce dans la grande, elle en a une différente car la difficulté est d'un autre ordre.

Ni avant, ni après elle, un autre enfant ne s'est trouvé à l'asile auquel on eût pu, sans inconvénient, donner un tel rôle.

Un de ses mots est typique. La religieuse en revenant trouva une fois toute une rangée de punis; qu'est-ce qu'ils avaient donc fait? « Ma Mère, ils m'ont manqué de respect! »

Le rôle de chef, Alphonsine le prend spontanément sous la poussée de l'un ou l'autre de ces deux sentiments, très forts chez elle : le zèle des choses de Dieu, l'horreur du mal.

Zèle des choses de Dieu : la cloche du salut sonne; qui veut y aller? « Moi », dit Alphonsine. « Allons, venez, les autres! » Toute une bande la suit. Mais d'abord, personne n'avait bougé.

Un jour que la générosité se ralentit, elle entreprend de faire faire une série de sacrifices.

« Tu trouves pas de sacrifices à faire? Ben, moi je vais t'en trouver un. Attends que je fouille ta poche! » et elle sort un caramel : « Ah! et ça, qu'est-ce que c'est? et tu dis que tu n'as rien? Allons, dépêche-toi! »

Les petits se sont-ils laissé faire? Oui. Mais alors, dira-t-on, quelle valeur ont ces sacrifices *manu militari*? La méthode autoritaire d'Alphonsine se double d'une intuition très sûre de ce qui fait le prix de ces dépouillements. Elle veut plutôt le don du cœur que le bonbon ou les billes. Elle ne comprend pas que tout le monde ne soit pas, comme elle, heureux de donner. Elle apostrophe la grosse fille au caramel, qui a l'air un peu triste : « Ben, t'es pas contente? qu'est-ce qu'il te faut alors? » Elle use d'une stratégie plus insinuante vis-à-vis d'un petit qui se renfrogne : « Ma Mère, il veut pas faire son sacrifice! Attendez, je vais lui faire faire!... Viens avec moi, le petit Jésus sera content; mais ne pleure pas, ça lui ferait de la peine. Allons, vite, approche ta main. Là, ça y est. Tiens, regarde comme il est content! »

Le plus beau, et qui excuse tout, s'il y a besoin d'excuse, c'est que le petit garçon ainsi mené éprouvait une grande joie de ce premier sacrifice. Sa petite apôtre aussi, bien entendu; mais elle triomphait avec modestie, disant tout

bas à la maîtresse : « Ça y est, il l'a fait ». Puis : « A qui le tour maintenant? »

Quelle finesse dans ce conseil à un enfant qui avait tiré un bonbon de sa poche, mais ne se décidait pas à le lâcher! La violence qu'il se faisait, ou qui lui était faite, lui arrachait des larmes : « Tu sais, faut pas faire un sacrifice en pleurant. On le fait tout de suite *et puis faut plus y penser*. » Ces séances un peu rudes, d'où sortait une telle leçon d'énergie, ne se renouvelaient pas souvent, la Mère y aurait veillé. Mais Alphonsine ne laissait pas se relâcher son petit monde. Elle variait ses directions suivant les cas : « Quand on fait un sacrifice, recommandait-elle à un enfant, faut pas le dire à tout le monde. On le dit au Petit Jésus. »

L'autre moteur de son zèle autoritaire, c'était l'horreur du péché. Le péché lui causait une véritable souffrance. Cet « ennui » qu'elle ressentait à l'idée de grandir, c'est parce que, quand on est grand : « Oh la la! on devient méchant! » Et elle n'ignorait pas ce dont elle parlait; tant de fois elle aida sa mère à essuyer des verres dans l'arrière-salle d'un café, ou bien elle vendit des programmes au cinéma! Le père, qui lisait le journal à sa femme, ne passait pas les faits divers; et Alphonsine était là, entendait tout, comprenait bien des choses. Le lendemain, arrivée à l'asile avant les autres et tout en aidant à la préparation des petits travaux, elle en causait avec la Mère, qui, par prudence, jugeait bon de mettre certaines choses au point : « C'est bien ce que je me disais », faisait la petite.

Le péché! elle le pourchassait dans sa propre petite conscience, pourtant si pure relativement : « Tu n'as pas de péché, toi », disait une petite compagne un soir de confession. « Oh la la! tu crois ça! ben alors! Les saints qui en faisaient! Moi qui ne suis pas une sainte, alors! » On entend l'accent!

Et elle le pourchassait chez les autres.

Qu'est-ce qui étonne alors le plus? l'autorité extraordi-

naire et indiscutée de ses gestes, ou la délicatesse et la sûreté de son tact?

En classe, si elle voyait un petit en faute, elle venait, sans attirer l'attention, en avertir la maîtresse. Un geste du menton désignait l'enfant : « Ma Mère... » La Mère ainsi dûment prévenue, Alphonsine retournait à ses propres affaires. Elle n'avait aucunement conscience d'être ce qu'on appelle une rapporteuse : elle barrait la route au péché. Les petits ne s'y trompaient pas plus qu'elle. Ils ne pouvaient pas, à la longue, ignorer cette vigilance; ils n'ont jamais traité Alphonsine de rapporteuse, même quand ils l'entendaient répéter, à l'adresse de l'un d'entre eux accusant un camarade, ce dicton : « Les rapporteurs sont des menteurs. » Une parfaite pureté d'intention permet aux saints et aux enfants brûlés du zèle de Dieu de s'élever au-dessus des règles communes.

En récréation, si elle apercevait quelque chose de répréhensible, elle disait, en levant les yeux au ciel, afin de ne pas attirer l'attention sur le coupable : « Oh! qu'est-ce que j'ai vu! » Si la faute n'était pas de nature à créer du scandale, souvent elle adoptait une méthode moins discrète : « Mets-toi à genoux et demande pardon au Petit Jésus, dis-lui que tu ne recommenceras plus. C'est pas bien ce que tu as fait. Tu lui as fait de la peine et tu l'as fait pleurer. » Bien des fois elle amena le coupable devant la religieuse : « Qu'est-ce que tu as fait tout à l'heure? Dis à la Mère ce que tu as fait tout à l'heure! Allez, demande pardon! » Et quelquefois, le petit pécheur — le voleur, le menteur, le brutal — ne voulait pas se rendre. Elle ne le lâchait pas. La Mère écartait les curieux qui faisaient cercle, les renvoyait jouer; et puis elle laissait le procès se dérouler : la cause du bien était en bonnes mains. « Tu n'as pas honte? disait Alphonsine. C'est beau ce que tu as fait! Toute sa figure était enflammée d'une sainte colère; du bras tendu elle montrait le sol : « Allez, mets-toi à genoux! » Le petit finissait toujours par s'exécuter. Alors la question était

réglée, on n'y reviendrait plus jamais. Juge et accusé s'en retournaient à leurs jeux.

On pense bien qu'avec une telle personnalité, l'action de notre petite héroïne ne se bornait pas aux murs du couvent. Ses parents sont de braves gens; ils aiment beaucoup leurs enfants, sans les gâter : il faut qu'on soit poli et obéissant.

Mais tout ce qui est religieux sort de leur domaine; quant à la morale, ils ne raffinent pas. Le jour de Pâques où Alphonsine fit sa première communion à la paroisse, il y eut l'après-midi une procession pour laquelle chacun devait porter une petite croix; très adroitement, Joseph en fabriqua trois, pour sa mère, pour sa sœur et lui-même. La maman, causant le même soir avec la Mère R., vante son garçon : « Il nous a fait des jolies croix, si vous voyiez! Il en a fait plus de cent! » Alphonsine est suffoquée : « Oh! il en a fait trois! — Tais-toi, je sais ce que je dis! »

La petite, toute rougissante, se tait : elle est habituée au respect envers ses parents.

« Mais, disaient ceux-ci, comme elle nous dit toujours *oui*, nous n'allons pas lui dire *non* quand elle nous demande quelque chose. »

Et c'est ainsi qu'Alphonsine parvient à faire prier les siens : « Je la fais faire à papa (la prière). Des fois je lui dis de la faire avec moi, il la fait. Même Joseph »; c'est ainsi qu'elle leur rappelle les lois de l'Église : messe du dimanche, abstinence du vendredi; et « le carême, il faut faire maigre deux jours »; c'est ainsi qu'elle obtient de sa mère dispense du cinéma, parce que la maîtresse l'a mise en garde contre un mauvais film; c'est ainsi qu'elle déclare : « Faut les jeter », de deux livres achetés chez elle et que les religieuses déclarent être mauvais. « Que diront vos parents? » objecte-t-on. « Oh! je m'arrangerai, je dirai que c'est vous qui l'avez dit, ils n'auront rien à dire. » Elle était tacitement autorisée à tenir un tel langage, car bien des fois ses parents lui avaient

conseillé, quand ils se sentaient perplexes : « Tu demanderas à la Mère. »

Elle s'arrangea si bien, en effet, lorsque ses parents lui demandèrent compte des livres, qu'ils approuvèrent les religieuses de les avoir jetés.

Une telle autorité n'est-elle pas d'abord un don naturel? Oui, sans doute. Toutes ces attitudes d'Alphonsine nous font penser à ces petits « chefs de bande » que leurs camarades suivraient n'importe où et qui, semblerait-il, se sont chargés de penser, d'imaginer et de vouloir pour tous les autres. Ils ont, eux aussi, une personnalité qui s'impose; ils donnent le ton à leur groupe, et décident du bien et du mal.

Mais ils ont onze, douze, treize ans. Ils sont plus souvent garçons que filles. Surtout, ils agissent pour leur compte. Et ils n'évitent pas les pièges de l'orgueil, de l'esprit-propre, de l'entêtement. Quand le petit chef est une fille, vite on voit poindre la chipie ou la commère. Une religieuse, témoin de l'activité d'Alphonsine au cours d'une procession : — « tu dépasses la rangée! — on ne cause pas! — toi, mets-toi là — marche plus doucement » — eut cette crainte qu'un tel goût du commandement provînt d'un esprit de domination qui n'était pas à encourager. Elle le dit à Mère R. Et Mère R. la laissa mettre l'enfant à l'épreuve : « Alphonsine, c'est Marie-Thérèse et Andrée qui vont diriger la procession maintenant. » Immédiatement, non pas même sans un mot, mais sans un regard d'étonnement, Alphonsine prit derrière les petits la place de Marie-Thérèse.

Comment savait-elle, à huit ans, que l'exercice du commandement ne doit être qu'une délégation et un service? comment ne s'apercevait-elle pas qu'une autre y réussissait moins bien? ou plutôt, était-elle donc assez déprise d'elle-même pour s'abstenir, sans effort, de toute comparaison? La religieuse qui l'avait mise à l'épreuve épia ses réactions, n'aperçut rien de ce qu'elle attendait; oui, la Mère R. avait raison : Alphonsine avait déjà

dépassé ce stade où l'on s'attache au bien que l'on fait. A moins qu'elle n'eût brûlé l'étape. Et la souplesse qui permet aux enfants de s'adapter très rapidement à des situations opposées doit, chez cette petite-là, s'appeler docilité à la grâce, acquiescement spontané à la Volonté divine manifestée par la voix des Mères.

Que l'exercice du commandement soit un service et non une jouissance recherchée pour elle-même, tout l'ensemble de sa conduite en témoigne. « — Qu'est-ce que vous avez fait à la chapelle? — On a aidé les Mères à chanter. » Les petits, entraînés par la voix d'Alphonsine, avaient répondu bravement aux litanies : *ora pro nobis, ora pro nobis.*

Certain hiver, on a longuement préparé « une séance », le jour de la fête venu, trois enfants manquent, grippés : « Ma Mère, je peux les remplacer. » Elle savait tous les rôles.

Habile aux petits travaux de l'asile, qu'elle avait dépassés, elle préparait l'ouvrage de chacun, distribuait les crayons, les papiers, les laines de couleur, enfilait les aiguilles, guidait les maladroits.

Mais voici qui ouvre un jour ravissant sur la foncière humilité qui animait cet esprit de service.

Pendant une période, la Mère R. dut être remplacée par une autre religieuse. Alphonsine expédie son déjeuner, rejoint au jardin cette religieuse et lui chante une chanson que la Mère R. avait commencé à apprendre aux enfants de l'asile. C'est une répétition particulière qu'elle entend donner à sa remplaçante. Quand la répétition est finie : « Comme ça vous pourrez *nous* l'apprendre ». Nous, les petits de l'asile. Alphonsine ne tient pas compte de ceci qu'elle n'a pas à l'apprendre, la chanson ; ce rôle qu'elle vient de prendre, par esprit de service, ne la met pas à part des autres. L'heure venue de chanter sous la direction de la Mère, elle sera un enfant dans la masse.

Une étude plus étendue de cette petite âme d'enfant montrerait les luttes qu'elle eut à soutenir — et qui lui

coûtèrent souvent des larmes — contre ses défauts naturels. Des sacrifices qui remplissaient ses journées, je ne conterai que le dernier qu'elle fit. Le matin de sa mort, il y avait eu à l'asile distribution de dragées. Alphonsine reçoit son bonbon et le garde dans sa main au lieu de le porter à la bouche. Pourquoi? Vers la fin de la distribution, la Mère s'aperçoit qu'il manquera une dragée. « Voilà, ma Mère, j'y avais pensé. »

C'est tout simple, tout petit, à la proportion d'une enfant de neuf ans.

Alphonsine est rompue à l'exercice du renoncement : pendant longtemps elle a fait des efforts pour manger à table ce qu'elle n'aime pas, distribuer les friandises qu'elle reçoit, s'appliquer à ses devoirs de calcul, prendre au jeu la place de celui qui ne veut pas « y être », à la promenade se mettre en queue avec les petits, pour tenir la main du plus fatigué, quand son premier geste la portait en avant. Maintenant, tout se passe comme si le premier mouvement était de charité; le sacrifice ne s'aperçoit plus, la lutte, si elle subsiste, est assourdie et ne se décèle que par des nuances dans l'acquiescement. Si l'acte qu'on lui propose va dans le sens de ses préférences naturelles, de l'enthousiasme éclate dans sa réponse : « Oh oui! c'est ça! » s'il lui faut se vaincre pour y consentir, elle répond : « Oui, ma Mère »; et si l'effort est pénible : « Si vous voulez ». Jusqu'où peut aller un enfant dans cette voie de l'abnégation? « Quand je serai au Purgatoire, dit-elle un jour, je dirai au Petit Jésus qu'il me laisse longtemps pour que d'autres aillent au Ciel plus vite. »

De pareilles choses, racontées d'une grande personne, nous édifieraient déjà. Venant d'une si petite fille, il s'y mêle le charme de la sainteté en bouton, un charme fait de candeur, d'ignorance de soi, d'absence totale de prétention. Il y a des pensées d'orgueil qu'Alphonsine et ses pareils ignorent; ils n'ont pas remarqué qu'on les remar-

quait, ils ne se regardent pas eux-mêmes. C'est Dieu qui les occupe.

Un jour, après une prière générale où tout le monde n'avait pas été exemplaire, la maîtresse dit : « J'ai vu deux enfants qui se tenaient très bien, levez-vous tous les deux. » La voisine d'Alphonsine lui demanda qui c'était : « J'ai pas pu voir, *je regardais le petit Jésus dans mon cœur.* »

La clef d'un si rare accord entre la docilité et la personnalité est évidemment dans la qualité de la vie intérieure. D'autres paroles, tout aussi significatives, jettent des lueurs sur l'esprit de prière de notre petite amie.

Esprit de prière n'est pas trop dire : un témoin, mère d'une de ses petites compagnes, pense qu' « elle priait sans cesse ». L'entend-elle de prières récitées, car Alphonsine disait beaucoup de chapelets? Peut-être. Elle pourrait l'entendre d'une sorte d'oraison diffuse qui se prolongeait à travers toutes les heures. Revenant une après-midi de la chapelle après s'être confessée, comme elle était restée deux heures absente : « Il y avait donc beaucoup de monde au confessionnal? » lui demande-t-on. « Non, mais je laissais passer ceux qui arrivaient; *j'étais bien là.* » Le lendemain du mariage d'une cousine : « Vous êtes-vous bien amusée? Qu'est-ce que vous avez fait? — Je me suis ennuyée; et pendant que les autres dansaient, je faisais des prières. » Elle veut être religieuse : « Une religieuse est toujours avec Dieu. Pas, ma Mère? »

Elle a fait sa première communion à sept ans : « Je voudrais communier tous les jours, disait-elle, parce que quand je communie je suis plus sage; et puis on est plus content dans son cœur ». Et cependant on refusa un jour à ce petit ange de la laisser s'approcher de la Sainte Table. Elle en eut un vrai chagrin; et disait, les yeux pleins de larmes : « J'avais pourtant dit au petit Jésus que *j'avais bien faim de lui.* »

Elle confie à la Mère R. : « Je viens de dire au petit

Jésus que je l'aimais bien. » « J'ai demandé au petit Jésus qu'il n'y ait plus de péché sur la terre. » « J'ai communié pour les pécheurs. »

De toutes ces notes, on peut, semble-t-il, tirer quelque enseignement touchant l'éducation spirituelle.

Dans quelle mesure l'action éducative doit-elle collaborer avec l'action divine, et faire avec celle-ci pression sur les vouloirs personnels d'un petit chrétien? Comment utiliser la souplesse admirable des enfants sans mettre obstacle au développement de leur personnalité?

Quand l'obéissance aux adultes marche de pair avec le développement de la vie de la grâce dans une petite âme, la sainte liberté que Dieu accorde à ses enfants grandit à la fois avec la fidélité à Dieu et avec l'obéissance aux adultes. Liberté intérieure qui conditionne et inspire l'autre, la liberté des paroles, des actions et des initiatives, et en même temps trouve à se raccorder aux directions données par les éducateurs. On est obéissant tout en même temps qu'on fait ce que l'on veut.

Il faut avouer qu'un si bel équilibre est rare dans le jeune âge. Beaucoup d'enfants sont trop obéissants; davantage suivent trop leurs impulsions.

Trop obéissants, ou plutôt, trop passifs dans leur obéissance. A force de suivre la volonté d'autrui, ils se privent d'apprendre à vouloir.

Davantage, aujourd'hui, ne sont pas assez obéissants. Toute discipline est détestée, rejetée.

Pas plus que dans le premier cas, le remède n'est dans une intervention constante des adultes. Dans un milieu harmonieux, ordonné, riche en stimulants, l'anarchie des uns cédera peu à peu, aussi bien que l'activité des autres trouvera à s'exercer. Et cela se fera avec la même quasi-infaillible sûreté qu'une plante puise, dans un terrain assez riche, justement les sucs nourriciers qui lui conviennent.

Naturalisme? Non, certes; mais reconnaissance des

lois naturelles du psychisme; ce qui n'est pas du tout la même chose. Ceci admis, intervient un élément qui n'a pas son pendant dans nos comparaisons de l'éducation avec l'élevage ou avec la culture : un élément de liberté, qui est proprement humain, raisonnable ; et un élément de grâce : Dieu a la voie libre, si l'on ose dire, et intervient.

Que se passe-t-il alors?

Il se passe, entre le Seigneur et la petite âme, des conversations, des appels, des pressions, dont, le plus souvent, nous n'avons aucun soupçon, parce que cela est indistinct, et que l'enfant ne peut pas ou ne veut pas en tirer parti. Il ne *peut* pas, quand l'éducation est par trop déficiente. Comment devinerait-il la valeur de ces sourdes sollicitations, comment s'y arrêterait-il, comment saurait-il les faire monter à la claire conscience, enfin, comment saurait-il les exprimer, si nous avons négligé de tourner vers ces réalités délicates son être si facilement distrait ou séduit, si nous ne développons pas par un exercice volontaire les sens spirituels par quoi il les peut appréhender, comme on fait l'éducation de l'œil ou de l'oreille, enfin si nous ne lui apprenons pas la langue dans laquelle il les pourra exprimer, autrement dit, si nous ne lui parlons pas des choses divines?

Ou bien, il ne *veut* pas en tirer parti.

La responsabilité d'un tel refus n'est pas toujours tout entière sur lui, loin de là. Combien d'enfants acquiesceraient volontiers aux désirs de Dieu sur eux, si nous ne nous interposions pas justement entre eux et Dieu! Dieu est discret, Il demande ce qu'il peut obtenir. Parce qu'il le sait. Nous, le savons-nous?

La question est celle-ci : nos paroles pressantes, — appels au sacrifice, exhortations à la piété — sont-elles l'humble et fidèle traduction de la parole divine qui retentit sourdement au centre de l'âme enfantine?

Mais comment donnerait-on une réponse générale à une telle question? Il n'y a pas deux âmes pareilles.

Et, hélas! pour la grande masse des enfants chrétiens, les paroles qui éveillent une âme comme celle d'Alphonsine restent inopérantes : ils ne les entendent, ils ne les comprennent pas. Si on les oblige à les comprendre, et si au-delà de l'intelligence elles n'éveillent à l'intérieur de l'âme aucun écho, il eût mieux valu se taire. C'étaient des paroles trop hautes, trop exigeantes, plus exigeantes que celles de Dieu.

Alphonsine est une réussite exquise de l'éducation exigeante.

Mais combien nos écoles chrétiennes comptent-elles d'Alphonsines?

Il eût été dommage que cette enfant timide, amorphe, sortie d'un milieu pratiquement sans religion, ne rencontrât pas les éducatrices qui devaient épanouir son âme, solliciter ce qui sourdement se préparait en elle, donner à sa vertu les occasions de s'exercer, lui montrer la valeur du sacrifice, la pousser dans la voie où l'attendait un Autre... le seul qui, en définitive, puisse nous vaincre.

Elle a ainsi accompli sa propre destinée.

Et puis, elle servira d'exemple : pour les autres enfants, modèle qui stimule sans contraindre; pour les éducateurs, démonstration de cette vérité que c'est Dieu qui fait les saints et qu'il est bien délicat de l'y aider, encore qu'on y soit providentiellement nécessaire.

Certainement beaucoup d'éducateurs, pour ne pas assez croire aux enfants, à leur vie spirituelle, laissent passer, sans leur donner les soins appropriés, bien des candidats à la sainteté (ce mot pris encore une fois dans un sens large); non moins certainement beaucoup, pour trop désirer former des saints, n'arrivent pas à former de simples bons chrétiens. Il n'est que d'ouvrir les yeux!

On a beaucoup parlé d'individualisation de l'enseignement. Il faudrait aussi parler de l'individualisation de la formation morale et religieuse.

A quel signe reconnaîtra-t-on qu'une méthode, ou plutôt, car ce mot est bien rigide, et ici nous sommes dans un domaine essentiellement fluctuant, imprécis, délicat à saisir en ses contours changeants — qu'une manière de faire est adaptée à tel enfant en telle période de sa croissance morale et spirituelle? Quand l'esprit d'obéissance n'aura pas tué l'esprit d'initiative et quand l'esprit de sacrifice n'aura pas desséché la vie de piété ni altéré la joie de vivre. Tous ces signes, Alphonsine les donne.

Tous ces signes, tout enfant doit les donner, même s'il n'atteint que les degrés moyens ou même médiocres, et de l'obéissance, et de l'esprit d'initiative, et de l'esprit de sacrifice, et de la joie de vivre.

Marie Fargues.

Le Vénérable Libermann Directeur spirituel

Depuis le renouveau de la Mystique, on serait incomplet, en parlant d'un auteur spirituel, si on omettait de l'apprécier en fonction des deux grands courants de spiritualité : l'ascèse et la mystique. La question s'imposera : avons-nous affaire à un maître ascétique ou à un maître mystique? Le rangera-t-on à côté de saint Ignace, le saint Ignace des *Exercices*, ou à côté de saint Jean de la Croix? Mais il a pu être l'un et l'autre; et en ce cas, quel rapport auront entre eux ses deux genres de piété? Juxtaposition ? succession ? ou fusion, du moins dans une certaine mesure?

Ces notions et précisions nous seront utiles dans les appréciations du Vénérable Libermann en tant que Directeur spirituel[1].

1. Il n'y a pas tellement longtemps, il était assez accepté que « ascétique » et « mystique » constituaient deux *voies* différentes de spiritualité, étrangères même l'une à l'autre, classant les âmes en deux catégories. On était de l'une ou de l'autre. Et cela, non au choix personnel; il fallait, selon les tenants de cette théorie, une véritable vocation pour la mystique, ses moyens essentiels lui étant exclusivement réservés. Dieu donnerait, prétendait-on, ses grâces mystiques à qui lui plairait, introdui-

1. Cf. pour une étude plus complète mon ouvrage : *Spiritualité spiritaine*. Chez L. Dillen, 23, rue Oudinot, Paris.

sant ainsi telles âmes dans une voie privilégiée, plus élevée, plus courte et plus rapide par rapport à la perfection et la sainteté chrétiennes[2].

Le terme même de « mystique », il faut le dire, était d'ailleurs réservé à des grâces, non seulement supérieures, mais de nature différente. Alors que l'âme ascétique vivait selon le mode spécifiquement « humain », l'âme mystique était favorisée d'un mode nouveau, étranger à la psychologie humaine et proprement angélique. Par la grâce mystique, on se trouvait introduit dans l'oraison contemplative infuse, par laquelle on devenait, pour les relations avec Dieu, l'émule des anges.

On se réclamait, pour se donner de l'assurance, d'auteurs chez lesquels de fait les grâces supérieures tranchaient nettement avec la vie commune de piété, même fervente. Telle sainte Thérèse, tel saint Jean de la Croix, dont les ouvrages remis en honneur et soumis à une étude plus approfondie, semblaient en effet autoriser ce très spécial classement. Le type de l'ascèse était par contre le bon Rodriguez, dans son ouvrage bien connu de *la Perfection chrétienne*, où de fait l'on chercherait en vain un exposé mystique auquel cet auteur réputé tenait à rester volontairement étranger.

Ce qui a facilité l'affirmation qu'il y a, pour les âmes chrétiennes, deux voies distinctes pour aller à Dieu, c'est l'imprécision dans laquelle est demeurée, jusqu'à ces dernières années, la théologie des Dons du Saint-Esprit. On voyait bien qu'il y avait un lien réel entre mystique et Dons. Mais quel était le sens exact de « mystique »? Quel était le rôle propre des Dons du Saint-Esprit? Deux questions importantes en spiritualité, essentielles même en la matière que nous traitons. Tant qu'on n'y aurait pas répondu avec une suffisante précision, le développement lui-même de la vie spirituelle demeurerait dans une pénombre pleine de mystère.

2. On ne donne ici que les grandes lignes. Un exposé complet demanderait évidemment plus de nuances.

II. Pour percer ce mystère on s'est heureusement tourné, non plus vers la seule expérience, qu'il s'agissait précisément d'interpréter, mais vers la théologie.

Toute perfection, quel que soit ou son degré ou son genre, relève nécessairement de la grâce : fondamentalement de la grâce sanctifiante, instrumentalement de la grâce actuelle. Mais cette grâce, celle d'abord et surtout qui « constitue », à tout moment de la vie spirituelle entre le baptême et l'entrée dans le repos éternel, la perfection relative de l'âme — que ce soit des commençants, des progressants ou des parfaits — est une grâce de justification, nous donnant la ressemblance avec le « premier-né de beaucoup de frères », nous initiant dès ici-bas à cette union qui aurait sa consommation dans la gloire. Au ciel n'entrent que des saints, mais, quel que soit devenu l'épanouissement de leur sainteté, ils le sont par la même participation à la nature divine — *consortes effecti divinae naturae*[3] —, par le développement d'une même semence divine — *semen Dei*[4] — à la suite d'une même seconde naissance[5].

Quelle que puisse donc être la mystérieuse explication des grâces mystiques, il faut bien que celles-ci demeurent dans la ligne de la grâce première qu'elles ont comme tâche de mener à la perfection : *ad mensuram plenitudinis Christi*[6]. La mystique ne s'inscrirait donc pas *à côté* de l'ascétique, mais *à la suite* : elle en serait le prolongement et un prolongement normal. Précision très précieuse qu'accueille volontiers le sens chrétien, parce qu'il lui trouve une facile confirmation. Les théologiens n'ont pas eu de peine à l'accepter, et tout de suite ils se sont mis à l'exploiter.

Qu'est-ce donc qui élèvera l'âme vers les sommets ? — Ici apparaissent, en s'imposant, les Dons du Saint-Esprit :

3. Cf. II Petr., I, 2.
4. Cf. I Jo., III, 9.
5. Cf. Jo., III, 3.
6. Cf. Eph., IV, 13.

c'est à eux qu'il faut attribuer la vie spirituelle supérieure, tous les actes ou spécialement élevés ou particulièrement difficiles. A partir d'un certain niveau, la grâce *ordinaire* ne se suffit plus; il faut un secours *extraordinaire*. L'hagiographie ne fournissait-elle pas des faits de sainteté, que l'on attribuait sans hésitation à l'intervention spéciale du Saint-Esprit? Et ne voyait-on pas, en saint Paul, le Saint-Esprit se réserver comme siens les faits qui sortent de l'ordinaire? — Ce qui était évident des grâces *gratis datae*, des charismes[7], on l'appliqua aux grâces *gratium facientes*, qui semblaient apparaître au même niveau dans le firmament de la sainteté. Le Saint-Esprit, par une invention spéciale, était cause des unes et des autres; on les associa, par une sorte d'équivalence, et les grâces mystiques, fruits des Dons, prenaient rang parmi les manifestations *extraordinaires*. C'était bien la même voie qui se continuait, mais sur un plan supérieur, ou du moins à des hauteurs réservées à l'action des Dons du Saint-Esprit.

Pour aboutir à une réponse plus précise et plus vraie, il fallait donner une explication plus juste du rôle qui revient aux Dons dans la vie spirituelle.

III. Il est bien vrai — saint Thomas le dit — que les actes plus élevés et plus difficiles relèvent des Dons[8]. Mais la Doctrine évangélique enseigne aussi que les Dons en général, donc tous, ont une action mystérieuse; que s'ils ont une action plus élevée les uns que les autres, leur manière d'agir, comme d'ailleurs leur nature, est la même et renferme le même mystère; qu'ils sont concédés pour aider les vertus — *in adjutorium virtutum*[9] — et donc pour le développement spirituel qui dépend de celles-ci; surtout, qu'ils sont nécessaires au salut[10], et

7. Cf. I Cor., XII, 7, ss.
8. S. Thomas, I^a II^{ae}, q. 68, 1.
9. S. Thomas, I^a II^{ae}, q. 68, VIII.
10. *Ibid.*, q. 68, II.

doivent ainsi trouver leur place, non seulement dans la haute sainteté, mais *dans l'économie ordinaire du salut.*

Le rapprochement que fait saint Thomas entre vertus et Dons — spécifiquement distincts[11], ce qui exige un rôle de nature différente — devient lumineux pour préciser ce rôle. Nous savons en effet que les vertus dépendent de *notre initiative personnelle*, selon la formule thomiste célèbre : nous utilisons les vertus à volonté — *habitibus utimus cum volumus* —; au contraire, le jeu des Dons dont les actes sont *in nobis sine nobis* — est strictement réservé à l'*initiative divine* du Saint-Esprit —, qui s'insinue par eux dans notre âme, pour l'orienter, la stimuler, la fortifier... dans la pratique des vertus, et cela jusqu'à absorber peu à peu, dès ici-bas si nous sommes dociles, notre initiative dans la sienne, *ut sit Ipse omnia in omnibus.*

Cette action divine, enseigne encore saint Thomas, se fait de *manière instinctive*; et de fait notre expérience témoigne d'une influence que nous subissons, où, avant d'unir notre opération à celle de Dieu pour coopérer à l'œuvre divine de notre salut, nous sommes *passifs.*

Le fait des illustrations et inspirations est clair; le mode d'action de Celui qui tend à s'emparer de notre vie est très mystérieux, d'où précisément le nom de « mystique » appliqué à l'ensemble de ces phénomènes : poussée qui monte de l'intime de l'âme et dont le sens appartient autant, et peut-être plus, à l'ordre des sentiments qu'à celui de la connaissance[12].

Sera donc *mystique*, tout ce qui relève des Dons, de leur manière propre d'agir en nous, des instincts divins sans distinguer en cette notion générale les Dons inférieurs des Dons supérieurs.

IV. Or les Dons nous sont accordés par Dieu dès la

11. Cf. q. 68, 1.

12. C'est le sens le plus acceptable que l'on peut donner à ce mot, quand on dit de quelqu'un qu'il a « une mystique ».

justification, avec la grâce sanctifiante, disons mieux, avec le Don substantiel qui est l'Esprit-Saint — *dulcis Hospes animae* — qui vient « habiter en nous » pour prendre en mains la direction des mystérieuses ascensions vers la perfection. On ne devra pas être étonné de voir ce « Maître intérieur » commencer tout de suite son action envahissante, très discrètement, mais avec une inlassable persévérance qui cherche à lasser les plus obstinées paresses des pécheurs[13]. Si de ce fait la vie ne peut encore être appelée « mystique » — une hirondelle ne fait pas le printemps — elle tend du moins à le devenir.

Pour le « Directeur », auquel il incombe de suivre ce travail du « Maître intérieur », ce point de la doctrine spirituelle est d'une souveraine importance. Car c'est dans ces commencements que son aide est plus nécessaire, pour rendre l'âme attentive à ces insinuantes exigences de la grâce et l'inviter à une affectueuse et confiante fidélité. Toute négligence risque de retarder, peut-être de compromettre l'emprise divine, c'est-à dire la pleine vie mystique avec ses divines richesses de sainteté. Heureuses les âmes qui rencontrent ce directeur clairvoyant.

V. Tel a été le Vénérable Libermann, tel le révèle sa très douce, très ferme, très théologique spiritualité[14].

Il a vécu en un temps — aussitôt après la Révolution — où il n'est guère question de mystique. La première moitié du XIX^e^ siècle est toute à l'action, à une action fiévreuse, pour la reconstruction de la cité, tant civile que religieuse. S'il a eu des maîtres éminents dans M. Olier et saint Jean Eudes dont il a avidement lu les ouvrages, les principes de la mystique ne se trouvaient pas formu-

13. Cf. Sap., VII, 22-23, où sont énumérés les nombreux attributs de cette sagesse qui n'est autre que le Bien souverain « *diffusivum sui* ».

14. D'après ses Écrits et sa correspondance spirituelle : trois volumes de lettres publiées, 30, rue Lhomond, Paris.

lés alors; le rôle des Dons du Saint-Esprit ne sera examiné d'un peu près que de longues années après lui : ce n'est qu'à la fin du siècle qu'ascétique et mystique seront étudiées comparativement[15]. De ce fait il ne subira pas d'influences qui pourraient faire dévier sa doctrine vers des idées moins justes, mais il devra trouver dans sa personnelle sagesse les règles pratiques de sa vaste Direction.

Esprit positif et pratique — à la manière des Bernard et des Vincent de Paul —, à priori dédaigneux des disputes doctrinales, surtout des querelles de mots, il regardera d'instinct du côté qui pourra lui fournir la pure lumière. Si peu de théologie scolaire qu'il ait fait, c'est vers elle qu'il se tourne avec assurance : ses conseils relèveront des thèses fondamentales des traités de la Providence et de la grâce, sources immédiates de la vie spirituelle.

Voici comment on peut, en une sorte de synthèse, présenter ses « directives » principales, celles qui forment comme l'ossature de sa spiritualité. Le classement par rapport aux courants ascétique et mystique se fera de lui-même, de la manière, semble-t-il, la plus objective.

1. Il affirme avant tout, avec un respect d'adoration qu'il réclame impérieusement de ses dirigés, l'*autorité absolue du Dieu créateur*, de qui dépend tout ce qui est, comme de sa source unique. C'est le « Tout-Puissant », El Schaddaï, de l'Ancienne Loi, tel qu'avait appris à le connaître et redouter le Juif avant sa conversion. C'est l'héritage le plus certain — il me semble bien que ce soit le seul — de son éducation rabbinique. Son « Dieu seul », revenant sous sa plume avec une insistance si frappante, en est l'expression fidèle.

15. Les richesses mystiques des siècles passés étaient très grandes; elles n'étaient pas exploitées, ni théoriquement, ni surtout pratiquement. — L'ouvrage qui lui eût été le plus utile pour sa direction est *la Doctrine spirituelle* du P. Lallemant, et il a avec cet auteur très estimé une parenté d'idées frappante. Mais dans quelle mesure l'a-t-il utilisé ou même connu? Il est difficile de le dire.

Avec une logique inexorable, il affirmera le néant de la créature et une obligation de soumission humble — à l'occasion il la déclarera « rampante » pour mieux exprimer sa pensée adoratrice. Attitude de l'argile devant le potier, du jouet entre les mains de l'enfant.

Ce premier et fondamental sentiment obtenu, que ne pourra-t-il pas espérer de son dirigé?

2. Mais toute la vie spirituelle devra évoluer sur le plan d'une *Providence exclusivement surnaturelle* : l'honnête homme, dans le sens le meilleur des mondains, n'y obtient aucune place.

Ce dogme si lumineusement chrétien dut le frapper singulièrement dès le premier contact avec la révélation évangélique. De là, sa manière *absolue* de proscrire, non pas seulement le péché dont la souillure nous place au-dessous du néant, mais tout ce qui est purement naturel, et de réclamer la place nécessaire de la grâce pour toute la vie spirituelle.

L'influence augustinienne, subie en ses maîtres de l'École française, ajoutera les termes péjoratifs dont il chargera volontiers notre nature pécheresse.

3. La vie spirituelle est le *règne de la grâce*, qui seule sanctifie, seule est source de mérites, seule fait entrer au ciel, seule enfin est capable de réaliser le but chrétien de l'union d'amour avec Dieu.

C'est ici, pour le Vénérable Libermann, le point central de toute la Direction. Que peut faire le Directeur, sinon chercher à connaître les intentions divines, dans les lumières et inspirations que reçoit le dirigé et obtenir de celui-ci qu'il les suive respectueusement et leur sacrifie tout ce qui peut s'y opposer?

Mais notre auteur — se distinguant en ceci de trop nombreux directeurs, qui ne se soucient de la vie intérieure que lorsque celle-ci se trouve déjà établie dans l'âme — voit apparaître ces inspirations dès les premiers pas de la vie spirituelle et en pleine lutte avec la nature en elles, il décèle l'action du « Maître intérieur », qui

commence à manifester ses divines intentions de devenir pour l'âme et le guide qui ne peut se tromper et le compagnon de route qui n'abandonne pas. Autrement dit, aux efforts personnels de l'ascèse, se mêlent dès à présent des initiations qui viennent sourdre des profondeurs de l'âme où réside l'Hôte divin : la mystique affirme sa présence, fait sentir une autorité très douce, mais nettement supérieure et qui veut être écoutée, invite l'âme à s'abandonner à cette sagesse mystérieuse.

Le directeur devra apprendre au disciple, même novice, à rentrer en lui-même, à écouter la voix qui s'y fait entendre, à lui répondre du moins s'il ne sait encore la provoquer ; à amorcer des relations qui ne sont autre chose que la vie d'oraison.

L'oraison obtient ainsi une place de choix dans la spiritualité de notre Vénérable. Selon lui, elle n'est que la *vie spirituelle vécue*, et c'est donc sur elle que doivent converger tous les soins et efforts.

4. *Initiatives de la grâce* en l'âme et de la vie d'oraison dès que Dieu y est présent : le Vénérable Libermann, frappé de ce dogme de l'inhabitation, la voit tout de suite « active » et il y répond en réclamant des dirigés la « passivité », c'est-à-dire l'attitude expectante du disciple qui ne sait pas et ne peut pas devant le maître qui sait, peut et veut conduire l'âme à la sainteté.

Cette passivité est un des éléments qui frappent le plus en sa direction : sa voie est une voie de douceur, de calme, de silence, de repos. Il n'y a qu'un maître, et il n'est pas de meilleure manière de l'honorer que de rentrer dans la « nullité » et de lui abandonner toute la conduite de l'âme.

Les Dons du Saint-Esprit, raison intime de cette passivité, ne sont pas nommés, ou à peine ; mais ce sont eux qui expliquent les condamnations répétées de l'activité naturelle, de l'empressement, des efforts personnels, des préoccupations et soucis. Et par eux, c'est bien la vie mystique qui se présente. On n'osera encore lui donner

son nom, trop solennel en ces humbles essais; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est née en l'âme avec la naissance de celle-ci à la vie chrétienne.

5. Mais la vie chrétienne est le premier appel intérieur à la perfection. Aussi, le Vénérable Libermann n'attend pas qu'on soit bien avancé dans la voie pour inviter à lever les yeux vers l'Idéal, vers cette *union d'amour parfait* qui seule justifie tous les pas à faire et tous les sacrifices à consentir. D'accord en cela avec la plus pure doctrine thomiste — dont il ne se réclame pas parce qu'il n'a pas appris à la connaître — laquelle fait dépendre tout mouvement du but auquel il tend et donc le fait viser dès le point de départ : *primus in intentione, ultimus in excentione*. Et il faut reconnaître qu'il y a une source de courage dans la vue de ce but, si on en présente les charmes comme il convient, qu'il serait bien inutile de chercher dans la préoccupation d'une lutte immédiate et toujours à recommencer : le but connu et aimé fera accepter et surmonter les sacrifices.

Ce but, notre auteur le rappelle sans cesse à ses correspondants. Il est vraiment l'apôtre de l'union d'amour parfait.

Union mystique, certes; y en a-t-il une autre? N'est-elle pas à inscrire en tête des *altis ores actus*[16], que saint Thomas attribue aux Dons du Saint-Esprit? — Mais, ajoute la prudence mesurée de notre Directeur, cette union, le vrai but de toute la vie spirituelle, n'est pas nécessairement contemplative; pratiquement et de fait, elle ne l'est même pas d'abord, la contemplation dépendant de conditions physiques et morales qui peuvent faire défaut à l'âme sans qu'il y ait de sa faute. Par contre, *l'union effective*, celle qui consiste dans la fusion habituelle des volontés divine et humaine[17], est offerte à

16. Cf. I^{a} II^{ae}, q. 68, 1.

17. Il ne semble pas que l'union contemplative soit vraiment fréquente parmi les fidèles, surtout la contemplation infuse qui est ici d'abord visée; tandis que l'union d'amour parfait, effective, se

tous : c'est vers elle que nous oriente avant tout la grâce, et c'est d'elle qu'il convient de parler surtout aux âmes.

Et on peut le faire sans effaroucher, tant elle apparaît comme but normal en tout épanouissement de la volonté aimante : que peut prétendre la volonté, sinon le Bien ? et comment le possédera-t-elle sinon *dans l'union*? Si les occasions sont favorables, cette union deviendra spontanément contemplative.

Ainsi notre Directeur, qui ne prétend pas être théologien, fait, semble-t-il, de la théologie, et de la meilleure.

6. Mais une telle passivité sur les Dons et une telle union exige une *ascétique de renoncement perpétuel*. Le Vénérable Libermann y insiste avec une telle force et fréquence, qu'on a voulu voir en lui un apôtre spécial du renoncement. Or ce n'est pas lui qui le réclame, c'est l'union d'amour qui est impossible sans le retranchement de tous les obstacles. Et nous voilà loin, aux antipodes mêmes de tout danger de quiétisme que d'aucuns auraient pu craindre dans la *voie passive et de repos* tant recommandée dans les Lettres spirituelles.

La lutte — ascèse — s'impose, et elle durera aussi longtemps que ne seront pas absorbées dans la victoire finale les exigences de la nature : esprit propre, volonté propre, amour propre, incompatibles avec les initiatives divines, c'est-à-dire les grâces mystiques. Elle sera d'abord si bruyante qu'elle permettra à peine aux appels mystiques de se faire entendre, et cela explique que ceux-ci seront longtemps ignorés de l'âme si un prudent Directeur n'y rend attentif. Elle aura encore ses offensives, parfois ses formidables soubresauts, jusqu'en pleine vie d'union, sinon par réveil de la nature, du moins par tempête excitée du dehors, par le Malin.

Mais le Vénérable Directeur veut que, jusque dans ce rude « exercice », l'âme dépende des « insinuations » de

vérifie heureusement souvent, en dépit ou à cause même des circonstances défavorables dont l'âme fait des preuves d'amour : *probatio dilutionis, exhibitio est operis.*

la grâce, autrement dit, des insinuations mystiques. Ce sont elles qui devront, dès l'appel à la vie et à la lutte, dominer les soucis de perfection et obtenir enfin la victoire dans le triomphe final de l'*union d'amour parfait*.

Conclusion. — Comme l'on voit, la spiritualité du Vénérable Libermann se développe pleinement en fonction de la Direction. Cette Direction accepte et l'ascétique et la mystique; non cependant comme deux voies distinctes : bien plus, pas même comme deux parties qui se succéderaient dans la même voie; mais bien comme devant y intervenir ensemble, jusqu'à ce que l'une, l'ascétique, soit enfin résorbée en l'autre la mystique.

Spiritualité très théologique, très pratique, et en même temps très humaine; pouvant être proposée à toutes les âmes, mais demandant à toutes l'absolu renoncement que suppose le don total de soi, et leur offrant en retour, sinon toujours l'union contemplative, du moins l'acquisition certaine de l'union divine effective qui ne va pas sans les promesses du ciel.

V. Lithard, C. S. Sp.
Séminaire français de Rome.

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE

L'effusion de l'Esprit dans le Christ et les chrétiens

Dans son commentaire sur saint Jean [*P. G.*, 73, 750 ss.], *saint Cyrille parle des dons du Saint-Esprit, en commentant ce verset :* Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croiraient en Lui, car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié (Jean, VII, 39).

Saint Cyrille se demande d'abord comment il se fait que les prophètes de l'Ancien Testament possédassent déjà l'Esprit, alors qu'il n'avait pas encore été donné. Notre-Seigneur lui-même témoigne de David qu'il parla par l'Esprit-Saint (Marc, XII, 36). *Saint Cyrille résout le problème d'une façon assez expéditive :* « *Il est superflu et par ailleurs sot de faire un long exposé pour des questions aussi claires. (Il s'agit du don de l'Esprit-Saint dans l'Ancien Testament.) Pourquoi saint Jean dit :* « Il n'y avait pas encore d'Esprit », *nous l'examinerons plus tard. J'estime que le bienheureux Évangéliste a dit la vérité. Pour cela, laissons à Dieu qui connaît la vérité de toutes choses le soin de pénétrer celle-ci, car il ne convient pas que nous prétendions atteindre à ce qui dépasse notre sens.* »

Il continue ensuite :

Néanmoins, il nous est accordé de percevoir par un pieux raisonnement les événements qui se rapportent à

nous. Car l'être doué de raison qu'est l'homme était au début exempt de corruption. La cause de cette incorruptibilité et de cette persévérance en toute vertu était l'Esprit-Saint qu'il avait reçu de Dieu. « *Dieu souffla dans sa figure un souffle de vie* », comme il est écrit (Gen., II, 7). Mais, tombé dans le péché par la ruse de l'ancien ennemi, et s'y étant petit à petit enfoncé complètement, l'homme perdit l'Esprit avec les autres biens et devint ainsi, non seulement exposé à la corruption, mais encore enclin à tout péché. Quand le Créateur de l'Univers décida de tout instaurer dans le Christ en un ordre nouveau (Ephés., I, 10), et de rétablir la nature de l'homme dans sa condition antérieure, il promit de lui rendre largement, avec les autres biens, l'Esprit-Saint puisque l'homme ne pouvait rentrer autrement dans une possession paisible et stable de ces biens. Dieu fixa donc un temps pour la descente du Saint-Esprit en nous, c'est-à-dire la venue du Christ, et il le promit en disant : « *En ces jours-là* », c'est-à-dire au temps du Sauveur, « *je répandrai de mon Esprit sur toute chair* » (Joël, II, 28).

Lorsque le temps de cette grandiose libéralité fut arrivé, et vit la venue dans la chair du Fils unique, de l'homme né de la femme (Galat., IV, 4), Dieu le Père donna à nouveau l'Esprit, et le Christ, prémices de la nature rénovée, fut le premier à le recevoir. C'est ce que nous atteste Jean-Baptiste quand il dit : « *J'ai vu l'Esprit descendant du ciel et demeurant sur lui* » (Matth., III, 16).

Comment le reçut-il ? Il est, en effet, nécessaire d'expliquer ce que nous venons de dire. Le reçut-il comme ne le possédant pas lui-même ? Non! Car il est l'Esprit propre du Fils, il ne lui est pas donné de l'intérieur comme il nous est accordé par Dieu; mais il lui appartient par nature de même qu'au Père : il procède du Père par lui; en lui, il est distribué par le Père aux saints dans la mesure où il convient à chacun d'eux.

On dit que le Christ a reçu l'Esprit pour autant

qu'il est devenu homme, et pour autant qu'il convenait à un homme de le recevoir. De même qu'il était Fils de Dieu le Père, engendré de sa substance avant l'Incarnation, avant même tous les siècles, et qu'il ne nous répugne pas d'entendre Dieu le Père lui dire après qu'il est devenu homme : « *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* » (Ps. II, 7 ; Hébr., I, 5). Celui qui était Dieu et engendré de Dieu avant tous les siècles est engendré aujourd'hui afin qu'en lui Dieu le Père nous adopte pour fils (Éphés., I, 5). Car toute la nature est présente dans le Christ pour autant qu'il est homme. C'est ainsi qu'on dit que le Père qui possède l'Esprit le donne à nouveau au Fils, afin qu'en lui nous recevions l'Esprit. C'est pour cette raison qu'il assuma la postérité d'Abraham, comme il est écrit (Hébr., II, 16-17) et qu'il fut rendu en tout semblable à ses frères.

Le Fils unique ne reçut donc pas l'Esprit pour lui-même, car il lui appartient et il est donné en lui et par lui, comme nous l'avons déjà dit. Mais devenu homme, il possédait en lui-même toute la nature humaine pour la restaurer entièrement, la rétablissant dans son état primitif. Nous voyons donc par un sage raisonnement et en nous appuyant sur le témoignage de l'Écriture que le Christ n'a pas reçu pour lui-même l'Esprit, mais plutôt pour que nous le recevions en lui : car tout bien nous arrive par lui (Rom., VIII, 32).

Lorsque notre premier père, Adam, eut donc perdu la grâce de l'Esprit, que, trompé par le démon, il se fut détourné du service de Dieu pour désobéir et pécher, et que la nature entière fut privée en lui du don divin, le Verbe, qui par ailleurs est Dieu, ne connaissant pas le changement, se fit homme pour fixer à jamais dans la nature le don qu'il recevait comme homme. Le Psalmiste divin lui-même se fera pour nous l'interprète de

ces mystères. Voici comment il s'adresse au Fils : « *Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. C'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t a oint de l'huile d'allégresse devant tes compagnons* » (Ps. XLIV, 8). « *Tu as toujours aimé la justice* », dit-il, car tu es le Dieu juste, et tu ne peux pas faire défection de toi-même, et : « *tu as haï l'iniquité* », car la haine du péché t'est propre par nature ; « *c'est pourquoi Dieu le Père t'a oint* »; tu possèdes une justice immuable, prérogative de ta nature divine, tu ne te détournes jamais vers le péché que tu ne connais pas ; étant ainsi de ta nature, quand tu es devenu homme, tu as incontestablement réservé pour ton humanité l'onction de Dieu le Père, c'est-à-dire l'Esprit.

Le Fils unique est donc devenu homme comme nous, afin qu'en lui les biens restitués soient conservés comme dans leur principe et que la grâce de l'Esprit soit donnée de façon définitive, comme si le Premier-né et le Verbe de Dieu le Père nous communiquait la stabilité de sa propre nature, alors que la nature de l'homme était condamnée en Adam comme muable et inclinée au péché et à l'erreur. De même que par la première faute du premier homme toute la nature subit un dommage, de même, dans celui qui n'a pas connu d'altération dans ses prérogatives divines, tout le genre humain acquiert un gain.

Si nous ne paraissons pas encore penser et dire ici la vérité, qu'on nous explique pourquoi dans les divines Écritures le Christ est appelé le second Adam. Dans le premier, le genre humain vient à l'existence, mais en même temps qu'il vient à l'existence il est corrompu, car le premier Adam a violé la loi divine; dans le second, c'est-à-dire le Christ, le genre humain retourne à un nouveau principe, est restauré dans une vie nouvelle et dans l'incorruption : « *Dans le Christ, il est une création nouvelle* », comme dit saint Paul (II Cor., V, 17). L'Esprit qui nous renouvelle, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, la source de la vie éternelle, nous est donné

après que le Christ a été glorifié, c'est-à-dire après sa Résurrection, lorsque, ayant rompu les liens de la mort, il apparut supérieur à toute corruption; il revécut, ayant en lui toute la nature, selon qu'il était homme et l'un des nôtres.

Peut-être demanderas-tu la raison pour laquelle l'Esprit fut donné après la Résurrection et non avant? Écoute encore. Le Christ est devenu prémices de la nature rénovée (I Cor., xv, 20) quand, après avoir méprisé les liens de la mort, il ressuscita des morts comme nous venons de le dire. Comment se peut-il donc que ce qui vient après les prémices soit vivifié avant elles? De même qu'une plante ne peut sortir de terre avant que sa racine ne soit née, car c'est dans celle-ci qu'elle a le principe de sa croissance : de même il est impossible quand nous avons Notre-Seigneur Jésus-Christ comme racine d'immortalité, de croître avant cette racine elle-même. Montrant que le temps était proche où le Saint-Esprit devait descendre sur nous, le Christ souffla sur ses apôtres après la Résurrection, disant : « *Recevez l'Esprit-Saint* » (Jean, xx, 22). Le temps de la rénovation était sur le seuil de la porte, il était entré déjà.

Que celui qui cherche à s'instruire demande encore si nous disons la vérité. Au début, ainsi que Moïse inspiré par l'Esprit divin l'a décrit, l'auteur de l'univers, ayant pris de la poussière du sol et créé l'homme. souffla dans son visage un souffle de vie (Gen., ii, 7). Quel est ce souffle de vie sinon l'Esprit du Christ qui a dit : « *Je suis la vie et la résurrection* » (Jean, xi, 25). Mais après que le Saint-Esprit eut abandonné l'humanité, lui qui pouvait nous conformer à l'image de Dieu et nous conserver ainsi, il nous fut rendu par le Sauveur qui restitua l'humanité dans sa dignité antérieure, la transformant à sa propre image. C'est pour cela que saint Paul dit à certains : « *Mes petits enfants, vous*

que j'engendre de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Galat., IV, 10).

S'il en est ainsi, comment l'Esprit était-il dans les prophètes? Considérons, pour reprendre le but de ce discours, qu'il y a eu dans les saints prophètes une abondante illumination de l'Esprit qui pouvait leur faire comprendre les choses futures et connaître celles qui étaient cachées ; mais dans ceux qui croient au Christ, nous estimons qu'il n'y a pas seulement une illumination de l'Esprit, c'est l'Esprit lui-même qui habite entièrement en eux. C'est pourquoi nous sommes à bon droit appelés les temples de Dieu (I Cor., III, 16), alors que nul des saints prophètes n'a jamais été le temple de Dieu. Sinon comment interpréterons-nous ce que le Sauveur a dit : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste ; mais le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui* » (Matth., XI, 11).

Qu'est-ce que le royaume des cieux? Le don du Saint-Esprit, selon cette parole : « Le *royaume des cieux est en vous* » (Luc, XVII, 21). Car l'Esprit habite en nous par la foi (Rom., VIII, 11). Tu vois donc que le Sauveur place le premier parmi les enfants des femmes celui qui est aussi le plus petit dans le royaume des cieux.

Que personne ne pense que nous amoindrissons la gloire ou la vertu de ces premiers saints jusqu'à les dire moins parfaits que les derniers. Nous ne disons pas cela : la splendeur de leur vie est incomparable. Pour comprendre clairement la chose, expliquons la parole de notre Sauveur.

Jean-Baptiste était très grand et célèbre en toute vertu, avancé en justice autant qu'il était possible à un homme, et personne en cela ne lui était supérieur. Alors qu'il en

était ainsi, il demandait cependant au Christ : « *Je dois être baptisé par toi, et tu viens à moi ?* » (Matth., III, 14). Tu vois, bien qu'il fût parfait, autant qu'il est possible aux hommes, il demande cependant d'une certaine manière d'être régénéré et créé de nouveau par l'Esprit-Saint. Tu vois comment il se confesse inférieur aux régénérés, puisqu'il dit avoir besoin de régénération.

Car si le baptisé ne devait pas le dépasser, pourquoi demanderait-il d'être baptisé ? S'il savait qu'il deviendrait plus grand par le baptême, pourquoi n'aurait-il pas accordé le premier rang à ceux qui étaient déjà baptisés ? Le Christ lui-même dit que le plus petit dans le royaume des cieux, c'est-à-dire celui qui vient d'être baptisé, est plus grand que Jean lui-même, sans que pour cela il excelle en aucune chose, mais pour la seule raison que le bienheureux Jean-Baptiste était né d'une femme, tandis que lui est né de Dieu comme il est dit dans l'Écriture, qu'il est rendu participant de la nature divine, qu'il possède en lui l'Esprit-Saint, qu'il est devenu le temple de Dieu.

Mais retournons à notre propos. L'Esprit était dans les prophètes pour qu'ils puissent prophétiser; maintenant il habite par le Christ dans ceux qui croient, et il commença à habiter dans le Christ lorsque celui-ci se fit homme. Comme Dieu, le Christ possède l'Esprit, il lui est uni inséparablement et substantiellement. Il est oint pour nous, et il est dit recevoir l'Esprit comme homme, non pour lui-même, mais pour accorder à la nature des hommes la communication des biens divins, ainsi que nous l'avons enseigné plus haut. Quand donc le divin Évangéliste nous dit : « *Il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Jean, VII, 39), retenons qu'il a voulu dire l'habitation entière et parfaite du Saint-Esprit dans les hommes.

BILLET D'APOSTOLUS

Prêtre et Famille

Il est un sens où la formule « Pas de prêtre entre toi et moi » est parfaitement soutenable et légitime. Le prêtre ne doit pas être ce qui oppose l'un des époux à l'autre, quand même ce serait pour le meilleur des motifs, mais au contraire celui qui les aide à vivre dans la plus haute et la plus constante unité. Il doit aider les époux à vivre la grâce du mariage, qui est le lien de perfection.

*
* *

Mais, ici, il faut d'abord répondre à une objection préalable, qu'on entend souvent chez nos frères protestants. Le prêtre serait incompétent pour conseiller un ménage, parce qu'il ne serait pas lui-même marié, — objection profonde et qui pose le problème de la compétence en matière d'amour.

C'est à tort que, dans ces matières, on subordonne l'intelligence à l'expérience, comme si elle était l'unique condition de la sympathie. Je sais bien tout le mal que peut faire, en matière de conseil, une intelligence pure-

ment scolaire qui ne connaît que des types généraux et non des cas particuliers, qui veut retrouver de force dans la vie ce qu'elle a vu dans les livres : et il se peut qu'il y ait des prêtres et des religieux qui aient ce genre d'intelligence close devant laquelle l'ignorance et la candeur regagnent des avantages. Mais, ici, l'expérience au sens ordinaire de ce mot n'est pas par elle-même et par elle seule suffisante, car elle n'est pas toujours conduite dans les conditions qui en feraient une expérience véritable et intégrale. Celle-ci exige à la fois, comme le disait Foerster, « une connaissance pénétrante des puissances de la vie, en même temps qu'une incorruptible liberté en face d'elles ». Or, celui qui a la première se voit souvent privé de la seconde, tandis que celui qui a la seconde peut, en une très large mesure, suppléer à la première.

Une intelligence attentive et pure, qui s'informe de tout et qui réfléchit sur tout, qui s'efforce à compatir à tout, celle-là est capable de comprendre l'amour mieux encore que l'amant. Ne croyez-vous pas que le Curé d'Ars en savait plus que Balzac sur le cœur humain ? Et saint François de Sales, qui a si bien parlé de l'amour nuptial, ne le connaissait que dans la lumière du divin amour.

*
* *

Une famille qui ne pourrait pas s'appuyer sur l'amitié surnaturelle d'un cœur de prêtre serait démunie de quelque soutien essentiel. Et ce prêtre ami ne serait pas nécessairement le confesseur ou le directeur des époux ou de l'un d'entre eux. Il ne serait pas nécessairement le curé de la paroisse, ni l'oncle abbé qui vient baptiser. Il pourrait évidemment se confondre avec un quelconque de ces personnages, mais ce serait tout autre chose. Pour le faire comprendre, il faut que je remonte très haut et jusqu'à l'essence de l'amour conjugal lui-même.

*
* *

Le caractère propre de la vie conjugale, c'est que chacun des époux ne se réalise que dans le don qu'il fait à l'autre de tout son être : chacun ne se retrouve en soi qu'en se perdant dans l'autre. Le mariage est donc tout autre chose qu'une équipe ou qu'un tandem, tout autre chose qu'une liaison et même qu'un lien, car tout ce que je viens de dire peut se dénouer; le mariage est une union, ou plutôt, car ce mot d'union ne dit pas encore assez, c'est une unité nouvelle qui, à la manière des unités véritables et substantielles, assure aux éléments qui la constituent leur liberté et leur personnalité. Mais cette unité est si belle, si parfaite, qu'elle est toujours compromise, comme la pureté, comme la paix, comme tout ce qui est exquis en ce monde. Elle est compromise par l'habitude, par l'ennui et par les servitudes et les resserrements d'une vie trop commune. Elle est compromise par les tentations qu'ont tôt ou tard deux époux d'avoir sa vie autonome et de goûter sa félicité à part; il peut même se faire qu'il y ait des désertions en hauteur et qu'un époux ait son petit jardin mystique où l'autre n'entrera jamais. Elle est compromise par les peines et les soucis de la vie, par les préoccupations de la famille, par les maladies, par la crainte, par l'absence de générosité, ce mal qui nous mine tous.

C'est là que le rôle du prêtre ami de famille pourrait s'exercer pour rappeler aux époux l'idéal des premiers jours, d'autant plus beau qu'il a mûri dans l'épreuve. Ce prêtre devrait comprendre que, s'il est vrai que chaque âme diffère de chaque âme, il est plus vrai encore que chaque couple diffère de chaque couple, que, à chaque mariage, il naît dans le monde comme une constellation nouvelle qui ne ressemble à aucune autre. Son office, à lui prêtre, est de bien connaître cette constellation, puis de l'aider à se connaître elle-même et à se

consumer pour l'infini, dans le temps et aussi dans l'éternité, car « l'amour est fort comme la mort ».

***

Et je dirai enfin que l'exemple de celui qui a renoncé à la famille est utile à l'amour même. Mais ici, laissons parler le professeur Foerster, qui, comme on sait, appartient à la religion protestante, ce qui sur ce point ajoute à l'autorité de son témoignage.

« Celui qui veut comprendre, dit-il, la nécessité des sacrifices extraordinaires auxquels s'est élevée la passion spirituelle des saints, celui-là doit se souvenir de la vérité profonde qui se cache derrière tous les grands efforts pour la domination du monde : à savoir que, derrière les dons de la nature les plus purs et les plus doux, se tapit souvent la plus lourde malédiction pour le caractère de l'homme, lorsqu'il devient esclave de ces dons au lieu de demeurer libre en face d'eux. Dans la vie de famille, par exemple, se trouvent à la fois la racine des sentiments humains les plus délicats, mais aussi le danger de l'égoïsme familial et, par lui, du dépérissement de toute espèce d'amour supérieur et de tout effort spirituel. C'est pourquoi il faut qu'il y ait des personnalités chargées de grâces qui sachent sacrifier non seulement ce qui est laid, mais encore ce qui est charmant, — non pour empoisonner, pour leurs semblables, les choses de la terre, mais pour en racheter l'abus, l'excès, la surestimation qui sont toujours, dans la nature humaine, tout prêts à surgir. »

APOSTOLUS.

La grande misère de l'étudiant catholique

Il y a bientôt trois siècles, Bossuet, dans son panégyrique de saint Bernard, s'écriait : « Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? quelle ardeur? quelle impatience? quelle impétuosité de désirs? Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillonnant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis et de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres ; au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est agitée de toutes les passions, avec violence. Là les folles amours ; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée ; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, et qui n'est presque jamais dans une action composée? *Et pudet non esse impudentem.* »

Il y a une quarantaine d'années, en une langue plus terne, dans un livre grave qui eut un éclatant succès : *L'éducation de la volonté*, le très laïc Payot écrivait : « Le jeune homme, ses études secondaires terminées, pourrait, semble-t-il, s'appartenir et tourner vers l'étude de lui-même et vers l'observation de la société dans laquelle il entre, ses facultés aiguisées, trempées par des années de

culture désintéressée : malheureusement, s'il connaît assez bien le monde physique dans lequel il évolue, brusquement ses regards se voilent, un nuage s'interpose entre ses facultés d'observation et lui-même d'une part; entre son esprit critique et la société d'autre part. Des rêveries vagues, de grands élans sans but emplissent sa conscience. A l'âge où il eût pu se maîtriser, les passions envahissent son âme. Malheur à lui si, comme il arrive dans les facultés d'Europe ou d'Amérique, il se trouve livré à une pleine liberté, sans appui, sans directeur de conscience, sans possibilité de percer l'épaisse atmosphère d'illusions qui l'étouffe. L'étudiant se trouve comme étourdi, incapable de se conduire, mené par les préjugés régnant autour de lui. Quel est l'homme fait qui, reportant sa pensée à cette époque, n'a maudit l'imprévoyance de cette société qui nous a jetés, au sortir du lycée ou du collège, absolument isolés dans une grande ville, sans soutiens moraux, sans conseils autres que les stupides formules en usage pour parer de couleurs brillantes ce qui n'est qu'une vie de bestialité. »

Il y a une quinzaine d'années, le P. de Grandmaison écrivait : « Vers la fin de l'adolescence ou peu après, un nombre relativement considérable de jeunes hommes et de jeunes filles retirent ou laissent tomber leur adhésion à la foi de leur enfance. Le fait n'est pas contestable. Est-il un seul de nos lecteurs qui, regardant près de lui, n'en puisse alléguer quelque exemple? »

Il n'y a pas dix ans, M. l'abbé Renaud notait dans l'*Enseignement chrétien*, à propos des élèves de nos collèges catholiques et de leur culture religieuse : « Il y a bien du déchet et je ne suis pas loin de croire que, malgré des progrès très consolants sur l'état d'esprit d'il y a vingt ou trente ans, c'est encore la majeure partie de nos élèves qui abandonne la pratique au moins régulière de la religion après leur sortie du collège. »

Il y a cinq ans, une haute personnalité ecclésiastique, qui connaît fort bien le milieu de nos collèges et celui

des étudiants, posait, au cours d'une conversation particulière, la question suivante : « Comment se fait-il que nos jeunes gens, qui ont donné, pendant leurs études secondaires, des résultats à peu près convenables en fait d'instruction religieuse[1], ne sachent plus rien au bout de quelques années? »

Tout dernièrement, au congrès de la Croix, M. Guiraud constatait, dans notre jeunesse française, une disproportion totale entre la formation profane et la formation religieuse. Après l'avoir relevée dans l'enseignement primaire, il ajoutait : « Cette disproportion existe même dans les établissements secondaires, parce que là, comme dans les primaires, on se heurte aux examens profanes; il faut, par conséquent, ne pas perdre trop de temps à l'instruction religieuse si l'on veut avoir des succès, car il y a des programmes surchargés qui accaparent les enfants et qui font que leur cerveau est saboté par tout ce qu'on leur donne sans qu'ils puissent le digérer. » Cette constatation lui inspire la réflexion suivante : « Plus que jamais, il faut que les catholiques sachent que, toute leur vie, ils ont à parfaire et continuer leur formation doctrinale. »

Si nous faisons la synthèse des indications contenues dans ces textes, nous aboutissons à la conclusion suivante : la période qui va de la sortie du collège au mariage est capitale; c'est là que tout l'effort antérieur d'éducation, dans la famille et à l'école, doit normalement porter ses fruits. Mais cette période capitale est en même temps la plus difficile : les passions font rage, l'ivresse de la liberté étourdit, l'inexpérience expose, bien des influences malsaines s'exercent; les connaissances religieuses, acquises sommairement au collège et plus nécessaires que jamais, s'obnubilent au lieu de se préciser et de se compléter, la pratique religieuse régulière

1. Il est permis de trouver cette affirmation bien optimiste. Mais ceci est une autre histoire.

risque de se perdre et la foi elle-même se trouve en péril.

***

Précisément à cette heure critique, le jeune homme est soudain privé des secours sur lesquels il pouvait compter jusque-là. Il est toujours arraché à son collège, souvent à sa famille; le prêtre qui l'a suivi au cours de ses études secondaires est loin, les amis de classe se dispersent. Jeté seul dans un milieu tout à fait nouveau, l'étudiant ne s'adaptera sans trop de risques que s'il est aidé. Sur quels secours peut-il compter? A la réflexion, on n'en voit que deux : les groupements d'Action catholique et la direction de conscience.

On ne peut mettre sérieusement en doute que ce dernier moyen ne soit tout à fait nécessaire. Nous avons entendu Payot nous parler de l'étudiant abandonné sur le pavé d'une grande ville sans directeur de conscience ; c'est, à ses yeux, une jeunesse gâchée. Pouvons-nous l'accuser d'exagération ou d'étroitesse? Notre propre doctrine nous l'interdit, car elle nous enseigne qu'une jeunesse chrétienne est gâchée quand elle n'a pas la nostalgie de l'état de grâce. Or à qui fera-t-on croire que les jeunes gens qui ne pratiquent pas la direction de conscience (quelques tempéraments originaux mis à part) ont la nostalgie de l'état de grâce? S'ils gardent une certaine pratique religieuse, ils se mettront en règle de loin en loin, pour devenir bientôt des « pascalins ». Est-ce pour former des pascalins que l'enseignement libre existe? Et tous ceux qui, dans ces conditions, ne seront même pas des pascalins? Quand viendra la crise des sens, du cœur, de la foi, ou les trois en même temps, elle se vérifiera sans aucun doute, la parole de l'Écriture : « Malheur à celui qui est seul, car, s'il tombe, qui donc le relèvera? »

D'autre part, l'ignorance religieuse ne peut être com-

battue efficacement que par ce moyen. Les connaissances plus que sommaires acquises au collège s'effacent très vite si la formation n'est pas continuée. Or, elle ne peut l'être efficacement que par des conversations familières, des lectures dirigées et surtout par le goût, entretenu avec soin, des choses de la vie spirituelle. Pense-t-on que l'étudiant fera ce travail seul?

Notre foi nous dit que le rendement apostolique, dans les groupements d'Action catholique, est exactement proportionnel à l'intensité de la vie intérieure. A ce titre, les militants ont, plus que d'autres, besoin de direction spirituelle.

Militants ou non, les étudiants sont à peu près tous appelés à fonder un foyer. S'ils n'ont pas un confident sérieux à qui conter leurs premières amours, ils n'ont guère de chance de sortir heureusement de cette crise sentimentale ou sensuelle. Sur le mariage lui-même ils ne tardent pas à se constituer une morale qui a des rapports assez lointains avec celle de l'encyclique *Casti connubii*.

Précisément, le point douloureux est là. Des groupements nombreux : cercles de toutes sortes, J.E.C., J.I.C., scouts, routiers, compagnons de saint François, équipes sociales, etc., s'offrent à la jeunesse étudiante, mais, par contre, la direction de conscience est encore très insuffisamment pratiquée. Si, d'une part, on faisait le recensement des étudiants catholiques de nos grands centres universitaires, si, d'autre part, on connaissait le nombre de ceux qui sont régulièrement suivis par un prêtre, l'écart impressionnant entre ces deux chiffres provoquerait à coup sûr de fort sérieuses réflexions.

∴

A quoi tient cette lacune qui ne frappe pas les regards, mais qui est grave entre toutes?

On incrimine parfois la formation première. Ces jeu-

nes gens n'ont pas compris, pendant leurs études secondaires, le rôle de la direction de conscience. Ceux qui les avaient entre les mains se sont contentés de les confesser ou bien, s'ils ont tenté de les diriger, n'ont pas réussi à faire aimer cette pratique. Ils n'ont pas su ménager les transitions entre le régime du collège, où on demande tous les samedis les billets de confession, et la vie libre, où chacun doit pourvoir seul à l'organisation de sa vie spirituelle. Au lieu de veiller de près sur eux pendant les vacances et de leur apprendre, par une correspondance suivie, à faire peu à peu l'apprentissage de leur liberté, ils ont jugé plus discret de les laisser à eux-mêmes. Le résultat est facile à deviner : après avoir négligé de se confesser pendant les vacances, les jeunes gens y songent encore moins lorsqu'ils sortent du collège pour toujours.

On s'en prend encore à l'indépendance du jeune homme : il ne tient pas à avoir quelqu'un sur le dos et, s'il se confesse, préfère s'adresser à un prêtre qui ne le connaît pas et ne pourra pas entreprendre sur sa liberté ; ou à sa nonchalance : à sa retraite de fin d'études, il s'est bien promis de se munir d'un directeur, mais, absorbé par d'autres soucis, grisé par sa vie nouvelle, il attend plusieurs mois et finalement ne fait rien ; ou à son inconstance : il fait son choix, puis, quand le prêtre auquel il s'adresse essaie de le diriger, il le trouve trop exigeant, va en trouver un autre, se lasse bientôt du second comme du premier et finalement ne se confie plus à personne. A peu près toujours, la négligence s'ajoute à ces différentes causes : il ne trouve pas le temps de se confesser régulièrement.

On n'a pas présentement le dessein d'examiner le bien-fondé de ces reproches adressés aux jeunes gens et à leurs maîtres, mais plutôt d'attirer l'attention sur une autre cause qui frappe peut-être moins : le petit nombre de ceux qui s'occupent, à ce point de vue, de la jeunesse étudiante.

Ce petit nombre s'explique, non seulement par le fait qu'on manque de prêtres, mais encore par la multiplicité

des conditions exigées de ceux qui veulent se consacrer à ce ministère. Il faut avoir du temps : les jeunes gens ne sont pas pressés et n'aiment pas qu'on les presse ; sentent-ils qu'ils gênent, ils ne reviennent plus. Il faut avoir le goût de cette tâche passionnante, mais souvent décevante. Il faut être stable : le religieux qui est sans cesse en tournée de prédication et de mission ne saurait convenir. Il faut avoir des heures fixes où on est toujours chez soi. Il faut enfin habiter un quartier facilement accessible. Peu de prêtres, évidemment, sont à même de satisfaire à de telles exigences.

On dira sans doute : les étudiants n'ont qu'à s'adresser à l'aumônier de l'œuvre qu'ils fréquentent. Seulement ces aumôniers sont souvent fort surchargés, et, d'autre part, l'étudiant ne tient pas toujours à se confesser au prêtre qui est si mêlé à sa vie. Des aumôniers scouts reconnaissent que leurs jeunes gens sont très confiants à leur égard, leur parlent parfois d'une manière très intime, mais ne s'adressent pas à eux pour la confession.

Quelles conclusions pratiques tirer de ces quelques remarques ? Elles se ramènent à deux :

1° Il serait à souhaiter que, dans chaque collège, on possédât, pour les différentes villes où iront leurs élèves, la liste des prêtres qui sont à la disposition des jeunes gens[2], avec les jours et heures auquels on les trouve. De cette manière, le directeur de conscience peut orienter d'avance ses dirigés avant qu'ils quittent l'école.

2° Il serait à souhaiter que, dans chaque œuvre de jeunesse, une affiche indiquât les prêtres de la ville auxquels leur ministère permet de recevoir les jeunes gens, avec l'indication fort précise de leur adresse et des heures auxquelles ils reçoivent. Les cercles catholiques fournissent généralement des adresses de maisons honnêtes où les étudiants pourront trouver des chambres. Ce n'est pas

2. Et non pas seulement la liste des aumôniers de cercles.

faire une œuvre moins bonne que de leur offrir un large choix de confesseurs.

Malheureusement ce sont là des indications difficiles à obtenir. Il faut parfois bien des années pour découvrir que tel curé de grande ville trouve encore le temps de suivre de près les jeunes qui se confient à lui et de les recevoir à des heures commodes pour eux, que tel prêtre retiré, mais resté très jeune d'esprit et de cœur, les accueille à n'importe quel moment et leur fait beaucoup de bien; que tel religieux, auquel on ne pensait pas à cause de ses occupations écrasantes, a pourtant un jour et une heure réservés aux étudiants.

La tâche serait bien simplifiée si les vœux exprimés plus haut étaient réalisés. Et il semble que les services d'Action catholique ont tous les moyens nécessaires pour centraliser rapidement ces indications, les tenir à jour, les diffuser dans tous les collèges libres de la France et de son empire. Et si, grâce à cette simple mesure, quelques centaines, ou simplement quelques dizaines d'étudiants de plus avaient un directeur de conscience, on n'aurait pas perdu sa peine.

Les milliers de jeunes qui, chaque année, quittent nos collèges, sont appelés à devenir des chefs d'Action catholique. Or il faut bien se mettre dans l'esprit que ceux à qui fait défaut cette direction de conscience ne seront pas même de bons soldats de cette immense armée sur laquelle repose l'avenir de l'Église de France et qui tient entre ses mains, pour une large part, les destinées de la patrie.

Louis Sullerot.

Des stations romaines au missel jociste

La J.O.C. du monde entier prépare son grand rassemblement à Rome. Mais déjà Rome est présente partout où rayonne la J.O.C. Elle s'y trouve par l'attachement de tous les jocistes au Souverain Pontife; elle s'y trouve par leur attachement à la liturgie romaine.

Le prochain pèlerinage romain de la J.O.C. n'offre-t-il pas l'occasion d'évoquer l'éternelle jeunesse de la liturgie? Considérons, comme en un diptyque, d'une part, la liturgie romaine à ses plus belles époques, telle que nous la présente un de ses historiens les plus autorisés, d'autre part, l'un des aspects modernes du mouvement liturgique, celui que nous révèle le missel jociste.

I

Un admirateur éclairé de l'antique liturgie romaine, S. Ém. le cardinal Schuster, s'est plu à nous montrer en elle une dévotion populaire. L'Église, explique-t-il, rend à Dieu un culte parfait; la liturgie en est l'expression officielle[1]. Forme spontanée de la dévotion du peuple chrétien, elle en fut longtemps la forme unique : les anciens n'en concevaient pas d'autre, elle leur suffisait. « Cette dévotion (du verbe *devovere*) impliquait le dévouement absolu de l'homme à Dieu; elle était la vie catholique elle-même, alimentée à ses sources les plus pures[2]. La liturgie absorbait toutes les activités religieuses de l'homme; elle

1. *Liber sacramentorum*, éd Turin, t. I, p. 50.
2. T. VI, p. 38.

intégrait au culte de l'Église l'homme tout entier et tous les actes de sa vie.

De cet humanisme intégral dérivait la valeur éducatrice de la liturgie : elle parlait aux hommes un langage qu'ils comprenaient. Au peuple, « éternellement enfant », elle offrait « un véritable bréviaire et une explication populaire de la Révélation »[3] : non par un enseignement froid et abstrait, mais par un enseignement vivant, qui atteignait l'âme par la voie des sens, qui atteignait l'esprit par la voie de l'imagination et du cœur. De cette pédagogie à la fois si humaine et si divine, le cycle des mystères du Christ formait la trame essentielle. Les fêtes des saints l'enrichissaient d'exemples concrets. L'art et la poésie entraient dans ce vaste système d'éducation chrétienne. La liturgie n'était pas une discipline scientifique; elle n'était pas le monopole des archéologues et des « liturgistes ». « C'était la doctrine traduite et passée en actes dans la vie du peuple fidèle... La liturgie était le milieu naturel où s'épanouissait la vie chrétienne... On apprenait le catéchisme sur les genoux de notre Mère la sainte Église, en participant à son culte, comme on apprend sans autre maître la langue maternelle... En trois siècles, ce système catéchétique a converti le monde païen et fondé sur les ruines de la civilisation gréco-romaine la splendide cité chrétienne[4]. »

« La liturgie ne restait pas cachée au fond des églises et dans les sacristies. Elle s'épanouissait dans les processions stationnales. Elle aimait la lumière du soleil, l'air libre des places publiques et des rues, la joie festive des grandes foules[5]. » « De là ce coloris local qui domine toute l'ancienne liturgie romaine et lui confère ce caractère éminemment populaire, cette variété, cette vive teinte d'actualité, enfin cette délicatesse de sentiments qui pénètre si profondément les âmes[6]. »

Cette vie liturgique engendrait une joie intense : joie dérivant des sacrements, des richesses dogmatiques des textes sacrés, en un mot de toute l'éducation reçue de la sainte Église; joie qui inondait les âmes à mesure qu'elles

3. T. VI, p. 41; t. VII, p. 17.
4. T. VI, pp. 48-49.
5. T. IV, p. 16.
6. T. III, p. 6.

participaient davantage à l'esprit de l'Église[7]; « joie et liberté chrétiennes dans un monde où la foi était le rythme de la vie sociale tout entière[8].

II

Une telle vie liturgique n'est-elle plus qu'un souvenir? A cette question, le missel jociste apporte la réponse : au XX^e siècle comme à l'époque de saint Grégoire le Grand, la liturgie peut être l'expression de la dévotion populaire et elle peut en être l'éducatrice.

La J.O.C. accorde à la liturgie une importance primordiale; elle s'en nourrit, elle en vit : et ce n'est pas le moindre gage des faveurs de Dieu pour le mouvement jociste, et ce n'est pas la moindre garantie de sa fécondité surnaturelle.

Dès ses origines, le mouvement jociste a mis au point de départ de son activité apostolique une conception liturgique de la vie chrétienne. A ses premiers militants, le chanoine Cardijn parlait de la messe, sacrifice du Christ et des membres ouvriers de son Corps mystique. Avant de les lancer à la conquête de la classe ouvrière, il les initiait à la liturgie. On comprend que des âmes généreuses, ardentes et simples, se soient laissé prendre au charme de la prière de l'Église et qu'elles n'aient cessé d'en pénétrer leur vie. La J.O.C. est un mouvement liturgique, et le grand congrès de Paris en 1937 n'a guère consisté en autre chose qu'à préparer, puis à célébrer une messe solennelle. Officiellement, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne intégrait son activité à la vie liturgique de l'Église; elle consacrait par le sacrifice du Christ son apostolat quotidien; elle mettait au service du culte chrétien une poésie, un art, un enthousiasme, une beauté nouvelle; elle trouvait dans la liturgie la raison de sa joie au travail.

Le missel jociste, publié récemment, apporte une nouvelle preuve de cet attachement aux formes traditionnelles

7. T. IV, p. 103.
8. T. IV, pp. 21-22.

et toujours vivantes du culte de l'Église. Ce petit volume cartonné ne doit guère tenir de place dans une besace d'ouvrier. La couverture porte ces simples mots : « Avec le Christ[9]. » Mais dès qu'on l'ouvre, ce petit livre est éblouissant : toute sa beauté est à l'intérieur.

Ce n'est pas simplement une traduction du missel, mais une création originale de la spiritualité jociste; c'est une adaptation intelligente du missel romain aux besoins spirituels d'un ouvrier contemporain, et c'est un modèle d'art chrétien et de pénétration liturgique.

Ce missel ne comporte pas d'introductions historiques ; les prières n'y sont pas expliquées : les seuls commentaires sont des images. Il suppose donc une initiation préalable à la vie chrétienne, et la littérature jociste y a pourvu abondamment. Ce petit livre veut simplement aider le travailleur chrétien à assister à la messe, pour conférer ensuite à toute son activité une valeur religieuse. Ce que la piété populaire offre de plus viril et de plus profond y trouve son expression adéquate, et la trouve dans la liturgie elle-même.

Tout ce qu'il y a de sérieux et de joie dans la mentalité jociste se trouve ici : le sens des responsabilités et l'entrain à les accepter, la conscience du devoir et la spontanéité à l'accomplir, la discipline de vie et l'élan de la charité, le sens du réel et la poésie, tous ces éléments si divers et parfois si difficiles à concilier s'harmonisent ici avec un rare bonheur.

Cette spiritualité est toute orientée vers le sacrifice du Christ et de l'Église. La doctrine chrétienne tout entière s'offre ainsi aux regards dans l'écrin de la liturgie. Le drame de l'année liturgique en développe tout le contenu; la morale découle de cet enseignement dogmatique, et ce n'est pas la réussite la moins admirable de ce petit livre que d'avoir associé la joie paisible de la contemplation du mystère chrétien et le devoir tragique d'y collaborer. C'est le culte chrétien dans sa pureté originelle : un culte vécu, non par des savants ou des esthètes de profession, mais par la Jeunesse Ouvrière; un culte qui conserve son caractère de dévotion populaire sans rien sacrifier des exigences d'une

9. Éditions Ouvrières, Librairie de la Jeunesse Ouvrière, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris-13e. Il existe deux éditions, dont l'une est moins riche en images.

piété solide. A la sobriété de style de la liturgie antique s'unissent la fraîcheur et l'élan de la liturgie médiévale.

Animées d'une inspiration mystique authentiquement chrétienne, ces pages éduquent le sens du divin ; elles apprennent à voir Dieu dans le monde : ce don que certains mystiques ont reçu à un degré éminent, le missel jociste veut y préparer les jeunes ouvriers : de là ce cantique des créatures, ces laudes entourant la messe, la préparant et la prolongeant comme le font, pour le clergé, les heures canoniales.

Proclamer Dieu créateur, le louer pour ses œuvres, le remercier pour ses bienfaits, tel est le premier mouvement de cette prière enthousiaste; mais le chrétien ne s'en tient pas là : il loue Dieu pour sa créature rachetée, lavée dans le sang de l'Agneau et mise au service de la Rédemption; il trouve la joie dans ce qu'elle a conservé d'utile et d'agréable; il trouve le sacrifice en ce que le péché y a introduit de pénible. De là le rythme de cette haute poésie qui s'élève de la nature à la grâce, de la Création à la Rédemption par un élan spontané de l'âme.

Parallèlement au cours du soleil et aux phases qu'il introduit chaque année dans la vie de la terre et des hommes, se développe l'œuvre du Christ et de son Église. Le cycle liturgique s'encadre dans celui des saisons, et l'enrichit à son tour d'un éclat nouveau, rendu sensible aux yeux par la succession lumineuse des couleurs liturgiques. Au spectacle de cette harmonie entre les œuvres divines, l'optimisme chrétien éclate en louanges et en actions de grâces. Le fidèle ne se contente pas de formuler avec confiance des prières de demande; il chante, le jour de Noël, un cantique nouveau

Ta neige est blanche, et belle, et pure,
Seigneur,
Et ton soleil plus longtemps nous éclaire.

Merci surtout, Seigneur, pour ton Fils que tu nous envoies
Qui vient nous apporter
Plus de clarté, de joie et de bonheur.

Merci, Seigneur,
pour ce « monde nouveau »
qui commence aujourd'hui [10].

10. P. 76.

Et après la Pentecôte, quand se sont déroulés le cycle de la nature et celui des mystères du salut :

Sois béni, mon Seigneur,
Pour ton été fécond,
Pour les fruits de la terre
et pour tes moissons d'or,
et tes épis chargés.

Sois béni plus encore
Pour nos âmes rachetées
qui peuvent produire pour toi
des fruits beaux et mûrs et nombreux,
Pour nos âmes qui se nourrissent d'espérance [11].

La créature gémit encore; mais déjà elle est sauvée en espérance. Les fils de Dieu n'attendent plus que la révélation de leur gloire et déjà ils félicitent leur Seigneur pour sa création restaurée.

Au service de cette inspiration traditionnelle sont déployés les procédés techniques les plus modernes. Des ouvriers ont imprimé ce missel : ils y ont apporté tout l'amour de leur âme et tous les progrès de leur métier, ils en ont fait un chef-d'œuvre de typographie. Images en surimpression sur le texte, vignettes aux couleurs des temps liturgiques, photographies de paysages et de scènes d'usine, ces moyens simples sont utilisés ici avec un goût délicat. Ainsi, autour de la liturgie, comme au temps des hymnes antiques, des fresques et des mosaïques, comme au temps des cathédrales et des livres d'heures enluminés, sont nés une poésie et un art nouveaux.

C'en est fini des images surannées et fades, des figures mièvres qui ne ressemblent à personne. Saint Joseph manie le rabot dans un petit atelier moderne; son costume est celui d'un menuisier contemporain. La seule image du Christ est une photographie, émouvante à force de simplicité : la Sainte Face du Saint-Suaire de Turin. La photographie d'une scène de pâturages évoque aux yeux modernes ce que le Bon Pasteur a dit de lui en paraboles aux

11. P. 184

foules de Galilée, ce que les sculpteurs romains des premiers siècles ont représenté en costumes de leur temps. Pas un corps de métier qui ne soit évoqué par quelque vignette suggestive : comme sur les inscriptions des catacombes, comme sur les sculptures des cathédrales et sur les bannières des corporations médiévales, la Cité chrétienne en travail est là tout entière, rassemblée autour de l'Eucharistie.

Ce missel est l'œuvre de la J.O.C. : c'est là le secret de ses hardiesses et la garantie de sa fidélité à l'esprit de l'Église. Il exprime une génération de jeunes travailleurs et de jeunes travailleuses. Ses images sont des choses vues à l'usine, à l'atelier, au bureau, en famille, vues par des yeux qui ne déforment pas, vues telles qu'elles sont, dans toute leur beauté véritable. Vraiment, la vie réelle vaut la peine d'être vécue chrétiennement; le travail mérite d'être accompli dans la joie : il édifie la Cité de Dieu, il fait du monde racheté un autel d'où s'élève vers le Père le sacrifice du Christ et de son Corps mystique.

D. Jean Leclercq, O.S.B.

Les Journées universitaires catholiques. L'humanisme chrétien

A Grenoble se sont tenues cette année les Journées universitaires. Toutes les villes d'Université, Alger exceptée, ont reçu l'une après l'autre les catholiques de l'enseignement public. Ainsi s'achève un cycle qui se rouvrira l'an prochain : un témoignage a été porté par un nombre toujours grandissant d'enseignants, des 80 participants des Journées de Lyon en 1922, aux 1400 des Journées de Grenoble en 1939, témoignage de fidélité au Christ qui n'exclut pas la fidélité à l'Université de France. Soyons sûrs que ce témoignage a sa valeur efficace, et dans les villes qui ont accueilli les Journées, et dans les groupes locaux qui n'ont pu que gagner au contact vivifiant de la paroisse universitaire, et dans l'Université tout entière.

La forme des Journées demeure d'une année à l'autre ; elles ont toutefois leur atmosphère propre qui leur vient ou du thème proposé ou des circonstances. On ne s'étonnera point que celles-ci aient dû quelque chose de leur caractère à l'angoisse qui, en ces jours d'avril, malgré la joie de Pâques, une fois de plus étreignait chacun. Mais n'est-ce pas précisément en ces temps d'inquiétude qu'il vaut la peine d'approfondir, comme nous y invitaient les rapports, cette notion d'humanisme chrétien d'où peut venir le salut à un monde qui n'est plus chrétien et guère plus humain? A tout le moins ces Journées auront exalté en nous l'espérance chrétienne.

Nous ne prétendons certes pas isoler le mouvement universitaire des autres mouvements catholiques qui veulent refaire chrétien notre monde. Mais chacun a sa vertu, sa spiritualité propres et nous ne voudrions que fixer ici deux ou trois traits qui donnent sa couleur au nôtre, à nos rapports comme à nos réunions de prière, comme à ces conversations qui se nouent, aux repas, dans l'intervalle des séances, entre amis heureux de se retrouver. On a beau opposer parfois le réalisme de l'homme d'action aux constructions en l'air du professeur ou de l'intellectuel. Notre formation même, critique à l'excès, disent certains, ne nous

rend-elle pas particulièrement exigeants sur l'idéal, humain ou chrétien, qui nous est proposé? Si nous sommes lents parfois à l'accepter, de peur de nous payer de mots et d'enthousiasmes faciles, ne désirons-nous pas, quand nous l'avons fait nôtre, le comprendre et le vivre à fond? Nous désirons aussi, passionnément, aller à l'essentiel, en écartant, fût-ce avec quelque dureté, l'accessoire qui trop souvent s'étale au premier plan ; ce désir ne se sent-il pas dans les rapports, et plus librement encore dans les conversations dont au passage on saisit quelque bribe? Les grands sujets sont vite abordés, et avec cette familiarité qu'on a pour ce qui vous tient à cœur : la messe, le mariage, l'Église, la guerre et le mal; un étranger, je veux dire un non-universitaire, sera peut-être choqué de telle ironie, de telle irrévérence, et accusera une fois de plus les intellectuels de vouloir tout démolir, jusqu'au moment où il comprendra que cette critique, parfois rude, n'a pas sa fin en elle-même, et qu'une fois écartées routines et excroissances, elle sait s'incliner devant le vrai et le vivant. Comment expliquer autrement que les paroissiens universitaires qui n'aiment guère les pompeux offices auxquels on assiste de très loin — et qui ne se cachent pas pour le dire — participent avec une ferveur émouvante à une liturgie qui a retrouvé à ses origines mêmes, dans l'antiquité vénérable, son sens vivifiant, en se débarrassant des trop jolies parures? Ils aiment la beauté de ces messes dialoguées d'une voix et d'un cœur unanimes, la grandeur simple des chants liturgiques, celle aussi de l'hymne, devenue comme le chant national des Journées, l'hymne de Sérapion, une anaphore du IV^e^ siècle, redevenue vivante, qui loue non pas tel ou tel saint, si grand soit-il, mais le Père invisible et la Trinité.

Un autre chant des Journées traduit une autre préoccupation qui n'est certes pas particulière aux universitaires catholiques, mais qu'ils peuvent revendiquer comme le fruit de leur humanisme autant que de leur christianisme. Quand s'élève le Chant de l'Unité : « Rassemble, ô Seigneur, ton Église », fragment d'une messe des tout premiers temps chrétions, c'est la notion même de la communauté chrétienne qu'ils exaltent, celle de l'universalisme catholique, celle de l'Église. Cet universalisme, qui est charité, s'exprime par la prière collective, des messes qui ouvrent chacune des Journées aux vêpres qui les terminent, par cette réelle frater-

nité qui unit les participants aux Journées, quelles que soient leur origine et leur fonction, par ces oraisons répétées pour les communautés humaines, figures et supports de la communauté chrétienne, pour nos familles, pour l'Université de France, pour notre patrie et toutes les patries, pour la paix entre elles dans le Christ, par cette fidélité surtout à l'Église, à l'épiscopat, au Pape. Cette fidélité essentielle fut confessée dans la méditation du P. Paris qui ouvrit les Journées, en l'église Saint-Joseph de Grenoble : dans les cryptes vaticanes, nous nous sommes en esprit recueillis, comme le fit Pie XII, auprès de la tombe de Pierre, tête et chef, auprès de la tombe de Pie XI, en qui nous avons aimé d'abord le pape de l'unité chrétienne, et, si l'on peut dire, le pape catholique entre tous.

Des rapports nous ne donnerons pas un résumé; nous nous bornerons à noter l'impression générale qui s'en dégage, qui se dégage aussi des réactions de l'assistance. Le problème qui nous était proposé, celui de l'humanisme chrétien, fut traité par quatre rapporteurs. Après qu'un philosophe, qualifié par ses travaux antérieurs, P. Mesnard, l'eut posé et discuté, les trois autres, B. Guyon, R. Pons et Mlle Germain le considérèrent dans le cadre des événements contemporains (l'humanisme, le travail et les loisirs; l'humanisme et la guerre) ou dans celui de notre métier (humanisme et humanités; humanisme et enseignement primaire). (Un autre aspect du problème qui ne fut pas traité eût peut-être intéressé les participants du « supérieur » : comment concilier avec les exigences de l'humanisme chrétien certaine recherche scientifique, sans liens, au moins apparents, avec l'humain ni avec le chrétien?) Dans tous ces rapports l'accent fut mis, il me semble, moins sur les ruptures — du reste nécessaires et reconnues — exigées par le christianisme, que sur l'accomplissement, sur l'achèvement qu'il apporte à l'humanisme. L'assistance applaudit des pages de ces grands humanistes chrétiens que furent Erasme et saint François de Sales; la valeur des humanités classiques pour former l'homme, et, dans l'homme, préparer le chrétien, fut affirmée sans réserve : n'est-ce pas que l'antiquité, par ses meilleurs représentants, Grecs et Latins (Grecs surtout peut-

être) avait, en fondant l'humanisme, préparé les voies au christianisme? Et, par une rencontre caractéristique, deux des rapporteurs citèrent le beau texte liturgique qui affirme la dignité de la nature humaine : *Deus, qui humanae substantiae dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti...*

A Annecy, le dernier jour, le pèlerinage en la ville de saint François de Sales et auprès de son tombeau, s'accompagna naturellement d'une promenade sur le lac; des humanistes chrétiens, après avoir prié, peuvent jouir sans arrière-pensée des beautés de la montagne et des eaux : nos cieux et notre terre ne disent-ils pas la gloire de Dieu, n'annoncent-ils pas la splendeur des cieux nouveaux? Pour la plupart les Journées se terminèrent à Annecy; quelques-uns purent, en rentrant chez eux, s'arrêter à Lyon, dans cette église de Saint-Alban dont un rapport des Journées de Rennes nous avait entretenus l'an dernier; ils se sentirent très vite, je crois, en parfaite union avec cette paroisse chrétienne, avec son curé qui, dans un milieu moins homogène que notre milieu universitaire, moins préparé aussi par l'humanisme, a restitué le sens de la communauté fraternelle et celui de la liturgie vivante.

PIERRE DEMARGNE.

Entr'aide féminine

La misère grandit dans un monde qui meurt, par avarice, de sa surabondance. Elle frappe comme la mort, à toutes les portes maintenant. Ici vous la voyez entrer et sortir en haillons. Ailleurs il vous faudrait pour la deviner, sous cette robe plusieurs fois transformée, les yeux du cœur.

Que de femmes, qui ont grandi dans l'aisance, voudraient travailler de leurs dix doigts pour gagner un peu de pain! Mais elles ne furent pas armées pour ce combat. Elles n'ont en mains aucune technique. Les jeunes sténos-dac-

tylos, brevetées ou licenciées, les évincent. Et pourtant elles ne peuvent mendier. Tant qu'elles peuvent, pour cette mère qui va mourir, pour ces enfants qui grandissent, elles maintiennent leur rang. Et puis, on consentirait bien à se « déclasser » pour donner du pain à ceux qui de vous en attendent... mais *peut-on* se déclasser ? Imaginez, vous qui avez une situation assurée dans un rang, ce que serait votre plongée soudaine dans un milieu où vous n'avez pas grandi, qui ne vous est pas familier, qui n'est pas *le vôtre*...

Depuis des années, un groupe de dames s'est ému de cette misère muette et digne. Une Amicale s'est fondée, une entr'aide par le travail. Rares sont les femmes qui ne peuvent faire valoir un talent. Le tout est de pouvoir l'employer, d'assurer les échanges, de mettre en rapport l'offre et la demande. Mlle de Raphelis-Soissan imagina, voici bientôt quinze ans, de créer une revue qui serait le lien intelligent et discret de ces relations vitales : l'*Intermédiaire du travail féminin*.

La misère hélas ! l'atteint elle aussi. On ne peut plus l'imprimer, et celle qui l'a fondée, à son labeur de correspondance écrasant, doit ajouter la tâche très lourde de la dactylographier...

Il ne faut pas laisser sombrer une œuvre plus que jamais *nécessaire*, ni s'épuiser, sous trop de besogne, des forces précieuses. Aucun chrétien ne peut en ce jour se désintéresser de la misère qui monte autour de nous comme une inondation implacable. Comme des noyés, des malheureux vous tendent les mains. Puissiez-vous comprendre, vous qui lisez ces lignes, qu'aider son frère dans le malheur n'est pas seulement un devoir, mais une béatitude.

E. L.

Écrire, pour tous renseignements, à Mlle de Raphelis-Soissan, 71, rue des Saints-Pères, Paris-6e.

LECTURES

Culture religieuse

• **Dictionnaire des Lettres françaises.** Moyen-Age, fascicule I. Paris, Beauchesne.

Nous croyons devoir signaler ici le premier fascicule, récemment paru, du *Dictionnaire des Lettres*. Bien qu'elle se présente seulement comme « un instrument de travail au service de l'histoire littéraire », cette publication intéresse aussi l'histoire des doctrines spirituelles. Il n'y a pas de « littérature pure », et même lorsqu'il affecte de ne pas prendre parti, un littérateur ne peut faire autrement que de manier des idées ou, à tout le moins, de situer son art, inspiration et technique, dans un système d'idées qu'il présuppose. Nous convenons, certes, que les futures notices du *Dictionnaire* sur Mallarmé ou le Surréalisme n'offriront qu'un rapport assez éloigné avec la vie spirituelle, mais ce rapport pourra être beaucoup plus direct avec d'autres noms et d'autres siècles. C'est le cas pour la littérature du moyen âge; on peut dire que les deux points de vue y sont inséparables.

La plupart des notices de ce premier fascicule sont consacrées à des œuvres de clercs, parmi lesquels on trouve même, très souvent, des hommes d'Église. La littérature qu'on y découvre est, pour une large part, une littérature liturgique, quand elle n'est pas une littérature biblique, théologique, voire mystique. Sans doute, et la magistrale introduction de E. Faral nous invite à ne pas l'oublier, il ne faut pas confondre, même à cette époque, littérature de clercs et littérature cléricale. Bien des lecteurs seront surpris jusqu'au scandale par l'indépendance avouée, délibérée, avec laquelle des clercs ont traité alors les sujets les plus profanes. Mais, plutôt qu'un signe de vain libertinage, cela

même dénonce une certaine conception de la nature et de ses rapports avec la grâce qui mérite d'être considérée. Mis à part le cynisme d'un Jean de Meung et de quelques autres, on discerne dans les Lettres françaises de ce temps un humanisme qui ne le cède pas en importance à celui du XVI[e] siècle, et il faut, bon gré mal gré, reviser plus d'un jugement hâtif, comme celui qui oppose à une Renaissance toute païenne un moyen âge tout divin. M. Faral, qui nous avertit que rien n'est moins simple que l'art médiéval, nous autoriserait certainement à ajouter que l'humanisme chrétien d'alors ne l'était pas davantage. On est frappé par l'amour de nos premiers écrivains français pour la nature et ce qui, en elle, est le plus sensible. Qu'on se reporte, par exemple, à l'article *Apocalypse*, on verra combien, au moyen âge, les auteurs et le public étaient impressionnés par les textes bibliques les plus riches en visions et en symboles, comme si le décor surtout les eût intéressés. On notera aussi la floraison extraordinaire des arts de l'image et le caractère très extérieur du théâtre, même liturgique. La différence éclate avec un siècle comme le XVII[e], où tout est subordonné à la vie intérieure. L'opposition qui se manifeste entre les images des artistes médiévaux, claires, nettement dessinées, vivement coloriées, et les compositions plus ou moins ténébreuses des peintres français du XVII[e] siècle, dans lesquelles la perspective multiplie les coins d'ombre où l'œil se perd, cette opposition, disons-nous, se retrouve dans l'ordre du sentiment religieux et il serait facile d'en développer la remarque. Entre les « mystères » imagés du moyen âge et ces « mystères terribles », faits de nuits obscures et de renoncements implacables où se complut la piété sous Louis XIII et Louis XIV, le contraste est flagrant.

Nous ne ferons donc aucun grief à M. Faral de se demander, après avoir longuement parlé du lyrisme profane des écrivains du moyen âge : « Et qui sait même si le sentiment de l'amour divin, tel que l'ont analysé certains moralistes, n'a pas dû quelque chose à l'expérience des nouvelles aspirations de l'amour mondain ? » On se rappelle les études du R. P. Gorce sur la piété fleurie. Aucune époque chrétienne ne fut, en même temps, plus humaine.

Du P. Gorce, signalons encore, dans ce fascicule, les articles sur *Abailard* et *Albert le Grand*. Leur concision et leur souci d'objectivité scientifique se retrouvent en d'au-

tres notices. Nous nous excusons de ne pouvoir les analyser toutes, comme elles le mériteraient.

Une présentation impeccable achève de rendre attrayante la lecture de ce *Dictionnaire*, auquel on souhaite le plus vif succès.

F. F.

● **Les Anges,** par Dom Vonier, Abbé de Buckfast, traduction de Dom Meeüs. Spes, 1 vol.

Nous croyons tous aux anges, l'Écriture est remplie de leur présence, mais aussi de leur mystère. Qui ne voudrait connaître la doctrine de nos Saints Livres et la méditation du Docteur angélique sur les anges ? Dom Vonier vous veut initier à tout cela dans ce petit livre à la portée de tous et qui traite des anges « de façon théologique et complète, quoique succincte ».

Formation des enfants

● **Mon catéchisme à neuf ans,** par un prêtre catéchiste. Films pour projections fixes des Éditions Bloud et Gay. 1 vol. cartonné, 10 exemplaires 50 fr.

Ce cours de catéchisme se présente modestement comme un commentaire d'une série de films pour projections fixes. L'auteur n'a pas donné sa signature. La présentation du livre est fort simple et pourtant le succès en a été immédiat. Tous les catéchistes qui connaissent leurs enfants ont vu d'emblée que cet outil est le leur.

C'est que notre abbé connaît son petit monde : il le pratique depuis une bonne décade et, s'étant penché avec amour sur l'âme de ses disciples, il a voulu répondre avec esprit à leur attente, leur donner une pensée simple et lumineuse, à leur mesure, présentée sous des mots qu'ils possèdent, appuyée solidement à leur sens si éveillé de la vie, illustrée d'exemples bien choisis et convaincants. L'enfant est pris de la sorte par l'intérêt, conquis par la lumière; il goûte la joie de comprendre et se laisse gagner par la persuasion du vrai, si divin et si beau.

On part sur une base essentielle : la distinction du corps et de l'âme, la notion d'esprit bien assimilée. L'âme de

l'homme est un esprit, Dieu est un esprit, un esprit infiniment parfait, éternel : c'est sur l'analogie de notre esprit que va se construire cette théologie élémentaire, mais fondamentale. Il faut ici, non des mots et d'abstruses formules, mais une conviction décisive : une vue de l'intelligence dans une inamissible lumière. Ces deux grandes idées — l'idée de notre esprit, l'idée de l'esprit divin — sont les deux pôles du monde spirituel que l'enfant va conquérir. Entre l'homme et Dieu, la religion; au centre de la religion, Jésus-Christ, mais Jésus-Christ vivant, connu à même l'Évangile; et toute l'Église enfin qui vient de lui, avec ses sacrements et sa marche spirituelle vers la vie éternelle, où le Seigneur nous attend.

Que valent, pour illustrer et soutenir ce texte, les images du film ? L'expérience de chacun le dira : le succès dépend ici de l'art du catéchiste. L'image n'est là que pour suggérer l'idée, mais c'est le vivant commentaire qui l'éveille et la pousse à sa cime. Il faudrait ici se défier de la chose toute faite, de la mécanique bien montée. Le déroulement du ruban lumineux intéressera toujours un auditoire d'enfants, mais cet intérêt compte peu si la conviction ne naît pas. Le catéchiste concevra sa séance comme une action où lui-même il doit être avec tous ses enfants le principal acteur, un meneur de jeu intelligent et souple, toujours prompt à s'adapter pour répondre à cette attente, qui s'ouvre maintenant vers lui, de ces âmes qui regardent vers un monde de mystère. A lui d'être plein de ces divines choses qui ne viennent pas d'un manuel bien fait ou d'un film convenablement dessiné, mais d'une possession acquise dans les méditations, et par une expérience de la religion dans son rapport vivant avec l'âme enfantine.

• **Missel des petits amis de Jésus,** secrétariat F.C.T.P., 19, rue de Varenne. 1 petit vol. illustré, 2 fr. 50.

On sait l'importance décisive de la première formation religieuse de l'enfance : c'est à l'âge où se forment les idées, de trois à six ans sans doute, que la foi s'éveille de la manière la plus vive au monde divin, s'il est convenablement révélé. Ce n'est pas à dire qu'après cet âge, si l'enfant a grandi dans un milieu sans religion mais honnête, il n'y ait rien à faire : tout, au contraire, est à reprendre

vers huit ou neuf ans, mais quel manque à gagner, quelle irréparable lacune peut-être, si le tout-petit n'a pas été convenablement initié à la vie religieuse avant cet âge.

L'embarras des mamans est ici de trouver un moyen et des livres pour initier leur petit de quatre ou cinq ans. Ces livres, plutôt, surabondent et l'on ne sait quoi choisir. Nous conseillons vivement ce petit missel. Tout y est à la mesure de cet âge, centré sur la messe, laquelle est aussi l'essentiel de la religion et par quoi se doit faire la meilleure initiation.

Si l'enfant voit l'autel, il regardera peu le livre, mais c'est à la maison qu'il vous demandera mille choses. Il faudra tout lui expliquer, et les mamans seront émerveillées de voir qu'à la faveur de la messe elles peuvent donner déjà tout l'essentiel de la religion à ces âmes naïves qui s'émerveillent de connaître Jésus et de si bien l'aimer.

Liturgie

• **La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie,** par le Dr Pius Parsch. Beyaert, Bruges, 1 vol., 317 pp.

Nous avions jusqu'ici d'excellents livres sur la messe, mais chacun, selon le goût ou la science de l'auteur, se plaçait à un point de vue particulier — histoire, liturgie ou théologie; grâce au Dr Pius Parsch nous avons sur la messe un ouvrage à la fois succinct et complet : il satisfait à la critique historique, au besoin d'intelligence et à la piété du fidèle et du prêtre. Sans apparat de science, mais appuyé sur une connaissance approfondie du sujet, ce beau livre tire de l'histoire et des textes liturgiques une ample lumière, habilement distribuée. L'histoire, ici encore, fait comprendre la structure actuelle de la messe et nous fait aussi pénétrer le sens riche et nuancé des textes. La méthode de l'auteur nous permet de suivre pour ainsi dire pas à pas toutes les prières de la messe expliquées et commentées. La messe s'éveille, devient vivante, elle apparaît immense et le chef-d'œuvre de Dieu sur terre, l'acte le plus haut de la vie, le vrai prélude de la liturgie du ciel. Avec un tel livre on peut comprendre sa messe : on ne peut que l'aimer et la vivre.

Nous souhaitons que cet ouvrage soit entre toutes les mains. Tous les séminaristes, tous les prêtres, tous les militants de l'Action catholique voudront l'avoir et s'en pénétrer. Nous remercions les éditeurs de nous l'avoir présenté en une traduction sobre, élégante et précise.

• **Le vrai visage de la liturgie.** Cours et conférences des semaines liturgiques, t. XIV. Mons, 1937, 1 vol., 280 pp. Abbaye du Mont-César, Louvain, 1938.

Cinq chapitres forment le centre et le fond de ce bel ensemble : ils tendent à donner une définition exacte de la liturgie. Ils nous la montrent comme *action sacrée par excellence* (Dom Vonier), *prière de l'Église* (L. Lahaise), *participation au mystère du Christ* (Dom Festugière), *didascalie de l'Église* par son enseignement *dogmatique* (J. Weber) et par sa doctrine *spirituelle* (M. le chanoine Vieujian). Dom Capelle dans un chapitre de synthèse examine les causes profondes qui tendent à déformer ou enlaidir le beau visage de la liturgie. Une étude du T. R. P. Masseaux, O. P., sur *Liturgie et collectivité* chrétienne sert d'introduction à l'ensemble.

Pages riches de science et d'observations, traversées par un courant de vie. La théologie trouve ici son efficience pleine. On aimera particulièrement les vues si profondes de Dom Vonier sur l'influence actuelle du Christ sur le monde.

Pour la vie intérieure

• **La doctrine spirituelle de Sœur Élisabeth de la Trinité**, par M. M. Philipon, O. P. Préface du R. P. Garrigou-Lagrange, avec de nombreux documents inédits. Desclée de Brouwer, Paris, 1939, 1 vol., 354 pp.

La diffusion étonnante des *Souvenirs* — 90.000 exemplaires en France, une douzaine de traductions en langue étrangère — prouve combien le message de *Laudem gloriae* répond aux besoins des âmes. Ces *Souvenirs* nous révélaient une chose : la valeur de vie des Écritures et de la doctrine chrétienne. Car Sœur Élisabeth fut avide de connaître — avec toute son intelligence solide — la vérité

qu'elle voulait réaliser : sa méditation aboutissait à un approfondissement du donné révélé, à une doctrine, mais qui, passée dans sa vie, trouvait une expression singulièrement lumineuse et efficace. Cette doctrine a-t-elle une valeur « scientifique » ? Est-elle cohérente avec la théologie ? Que le livre du P. Philipon réponde à une telle question ce n'est pas là son intérêt primordial. Il nous apporte bien autre chose. A la lumière des principes directeurs de la théologie mystique, il nous fait pénétrer dans le mystère d'une âme où la révélation devient vie, et non plus seulement pur concept ou discours. Leçon essentielle, en un temps où se fait enfin sentir le besoin salutaire d'un réalisme de la pensée, qui la tourne toute à la vie, laquelle encore est connaissance, mais connaissance féconde en amour et en action, par la grâce de Dieu.

• **Séminaire ou noviciat ? Prêtre dans un diocèse ou dans un Ordre religieux,** par J. de Guibert, S.J. Paris, Éditions Spes, 1938; pet. in-8, 187 pp.

Le P. de Guibert précise dans ce livre les motifs légitimes que peut avoir un jeune homme appelé à être prêtre, de choisir soit le sacerdoce diocésain soit le sacerdoce religieux extra-diocésain. Il conduit cette étude, délicate et complexe, avec une objectivité parfaite et beaucoup de pénétration psychologique, en s'appuyant à la fois sur une théologie sûre et sur une appréciation exacte du rôle des deux clergés dans l'Église actuelle. Nous souhaitons que son ouvrage soit lu et médité par tous ceux qui ont la redoutable tâche de s'occuper des vocations sacerdotales et de leur orientation; il les aidera à la remplir avec sagesse.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Doctrine

Le Symbole des Apôtres, 6e partie, la communion des saints, la rémission des péchés, la vie éternelle, par S. Exc. Mgr Tihamer Toth; trad. du hongrois par M. Grandclaudon. Salvator, Casterman. 1 vol., 352 pp. — Voici des sermons qui ne sont pas oratoires : qualité rare ! Leur singulière valeur tient au double réalisme humain et divin de ces exposés nourris d'écriture et appuyés sur l'expérience. Exposés simples, solides et vivants, au surplus.

Le Christ notre vie, par G. Salet, S. J. Paris, Casterman. 1 vol., 101 pp. — Deux parties dans ce riche petit livre : Le Christ notre vie, La croix du Christ unité du monde. On aimera ces pages d'une théologie nourrie des Pères et de l'Écriture, ample, réaliste et tout orientée vers la vie.

La Grande Amitié, par G. Lebacqz, S. J. Museum Lessianum, Desclée de Brouwer. 1 vol., 2e éd. — La grande amitié, celle du Christ. Beau sujet ! Si beau, qu'il devrait nous décourager d'en écrire. On aimerait que ce livre fût un guide discret vers les sources évangéliques, où cette divine amitié jaillit incomparablement.

Liturgie

La belle part des fidèles dans la prière chantée, par Dom David, O.S.B. Librairie Saint-Grégoire, Grenoble. 1 vol., 90 pp., 1939, 5 fr. — Dom David, plus qu'un théoricien, est un praticien de la liturgie populaire vécue. Il vous communique le résultat de son étude et de son expérience. Ce livre vous aidera à comprendre, à faire comprendre et à faire chanter la messe, l'office des vêpres et celui des complies.

Le latin de l'Église, étudié d'après la grammaire et la liturgie, par M. Flad. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol. xvi-342 pp., 36 fr. — *Le cours de latin liturgique* était épuisé. L'auteur nous redonne son ouvrage profondément remanié. Sa méthode, très vivante et suggestive, s'adresse aux adultes. Son but est de favoriser la *participation active* à l'office divin en donnant la clé du langage de l'Église. C'est le livre indispensable pour tous ceux qui, ne connaissant pas le latin, veulent comprendre la liturgie dans sa langue.

Pour la vie intérieure

Vivons notre foi, par l'abbé Paul Thône. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol., 286 pp. — « Qu'il y a loin, a dit Pascal, entre la connaissance de Dieu et l'aimer ! » Ce livre veut vous aider à franchir cette distance : il vous montre la foi vivante inspirant la vie.

Méditations pour religieuses, par Raoul Plus, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse. 1 vol., 424 pp. — Courts sujets pour chaque jour de l'année, traités avec un réel souci de s'adapter à la psychologie des religieuses et à leurs besoins spirituels. Style direct et vivant.

La clef du bonheur, par R. de la Chevasnerie, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse. 1 vol., 246 pp. — Thèmes pour une retraite de huit jours, sur l'esprit filial du chrétien envers Dieu notre Père.

Simple oraison de vie intérieure, par Marie-Agnès Pératé. Aubanel Père, Avignon, 7, place Saint-Pierre. 1 vol., 216 pp. — Effusions d'une âme pieuse, d'une inspiration élevée, mais dont la pensée manque de force.

Les saints

Histoire de François d'Assise, par Claude Quinard. Paris, Bloud et Gay. 1 vol., 215 pp. — « Histoire », ce mot marque un peu trop d'ambition en tête de ce livre, qui est plutôt un récit poétique comme savent en conter les femmes.

Litanies du XX^e^ siècle au petit pauvre d'Assise, par Martial Lekeux, O. F. M., bois de J. Hendrickx. Beyaert, Bruges. 1 vol. in-4°, 164 pp. — Le P. Lekeux, dans ces élévations poétiques, veut nous faire sentir le cœur vibrant d'amour de son bienheureux Père. Un François d'Assise humain, près de nous.

Le feu sur la montagne ou l'Évangile d'Assise, par Renée Zeller. Paris, Spes. 1 vol., 223 pp. — L'auteur se défend d'avoir voulu refaire une nouvelle vie de saint François d'Assise, et elle a bien raison. C'est une fresque qu'elle esquisse avec tout l'art d'un peintre et d'un poète.

Un saint traverse la France, par A. Auffray. Lyon, Em. Vitte. 1 vol., 264 pp. — Récit détaillé, pittoresque et vivant du voyage de saint Jean Bosco à travers la France, au printemps 1883.

Les martyrs d'Arcueil (25 mai 1871), par Marc-André Fabre. Paris, Éditions du Cerf. 1 vol., 142 pp. — L'auteur des *Drames de la Commune* avait déjà consacré un chapitre, dans son beau livre, aux Dominicains d'Arcueil. De nouvelles pièces d'archives, découvertes depuis, et la documentation réunie pour le procès en cour de Rome ont permis à M. Fabre de nous donner un récit détaillé, précis, émouvant à force de menus détails, de cette fin tragique des premiers fils du P. Lacordaire dans le Tiers-Ordre enseignant.

Les saintes

Sainte Radegonde, princesse barbare et reine de France, par Jacques Nanteuil. Bloud et Gay, Paris. 1 vol., 190 pp. — L'auteur, sans apporter « du nouveau », est allé aux sources. Il a voulu faire revivre la sainte dans son milieu historique. « Il y a dans l'odyssée de cette princesse germaine tour à tour captive, reine et recluse volontaire, une richesse de pittoresque, de pathétique et de grandeur qui nous est perceptible à travers les siècles », et nous ajouterons : dans ce petit livre plein de mouvement et de vie.

Sainte Claire, vierge d'Assise, par Rina-Maria Pierazzi, adapté de l'italien par Blanche Dayen. Aux Éditions Franciscaines, Paris. 1 vol., 234 pp. — « Un livre d'histoire... un livre de poésie. » Éloge ou critique ? La poésie ne risque-t-elle pas de nuire parfois à l'histoire ? Au lecteur d'en juger.

Jehanne, fille de Dieu, par Marteau de Langle de Cary. Éditions Alsatia, Paris. 1 vol., 232 pp. — La vie de sainte Jeanne d'Arc contée avec charme à la jeunesse.

Sainte Marguerite-Marie, par Jean Rime. Salvator-Casterman, Mulhouse-Paris. 1 vol., 278 pp. — « Voici des pages, nous confie l'auteur, dont il faudrait mettre presque chaque ligne entre guillemets. » Une vie de la sainte par elle-même, excellente idée. Souhaitons que dans une prochaine édition ces sources soient, en effet, clairement indiquées.

Une sainte parmi nous, par Édouard Estaunié, Laignel-Lavastine, S. Fumet, G. Thibon, R. Schwob, Cl. Silve, J. Madaule, J. Malègue, Ribeiro Conto. Coll. « Présences », Paris, Plon. 1 vol., 270 pp. — « Il y aura encore des saints canonisés à Rome, il n'y en aura plus de canonisés par le peuple. » Sainte Thérèse de Lisieux a fait mentir ce mot de Renan. Daniel Rops, qui dirige avec tant de savoir la collec-

tion « Présences », a voulu apporter à la « petite sainte » l'hommage des lettrés et des savants qui sont aussi du peuple. « Ce témoignage d'écrivains à une sainte, comment n'en mesurerions-nous pas exactement la médiocre portée ? » écrit-il en sa préface. Cette modestie ajoute à la beauté d'un hommage dont la première qualité est d'être chrétienne.

Le Rosaire de sainte Thérèse de Lisieux, par l'abbé Alph. David. Paris, Gallimard. 1 vol., 93 pp. — Ce n'est pas une biographie, l'auteur a simplement voulu nous donner l'essentiel de cette vie : le déroulement de ses joies, de ses souffrances, de ses triomphes.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par Blanche Morteveille. Spes, Paris. 1 vol., 254 pp. — Vie d'une sainte écrite par quelqu'un qui sait vibrer à l'unisson de cette sensibilité fine et haute. Ce livre est surtout à conseiller à la jeunesse féminine.

Sainte Bernadette, souvenirs inédits, par E. Guynot. Spes, Paris. 1 vol., 352 pp. — M. le Supérieur du grand séminaire de Nevers était aux sources pour écrire cette vie. Il a, en outre, tenu à interroger les survivants qui ont connu Bernadette. Il nous a donné un beau récit où transparaît l'âme lumineuse et simple de Sœur Marie-Bernard.

L'histoire de Bernadette, la petite voyante de Lourdes, par l'abbé Maurice Bessodes. Vaison-la-Romaine, Vaucluse. 1 vol., 95 pp. — Récit alerte et vivant, qui ne prétend pas d'ailleurs à la nouveauté.

Figures sacerdotales

Le très grand Cardinal, par Jeanne Cappe. 1 vol., 196 pp. Paris, Casterman. — Vie du cardinal Mercier, présentée aux enfants par l'auteur de *Astrid, la Reine au sourire.*

Le Père Brottier, par le P. Pichon, préface de M. H. Bordeaux. Paris, de Gigord. 1 vol., 408 pp. — « Je n'ai vu le P. Brottier qu'un instant, dans son cabinet, en tête à tête : je n'oublierai jamais le rayonnement de paix, de divine bonté qui émanait de toute sa personne. » Quel était donc cet homme ? Le P. Pichon, qui, douze ans durant, l'a accompagné pas à pas, nous le dit en un livre alerte, aéré, bourré de petits faits qui vous font saisir le héros en pleine vie.

Le Père Brottier, par G. Beslier, épilogue de G. Goyau. Paris, de Gigord. 1 vol., 192 pp., 15 fr. — Mme Geneviève Beslier, collaboratrice du P. Brottier, a reçu bien des fois ses confidences. On aimera surtout, à travers le récit des faits, recevoir l'écho direct de cette grande âme sacerdotale.

Le frère André, C. S. C., l'apôtre de saint Joseph, par H. P. Bergeron, C. S. C. Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, Montréal. 1 vol., 260 pp. — Un frère convers qui fut portier, un « homme frêle », « une âme d'enfant », un étonnant « guérisseur », un apôtre qui suscita un grand courant de piété pour son saint, — saint Joseph, — un saint qui eut des « imperfections »... et qu'on avoue !

Apôtres du Christ et de Rome, par Georges Goyau. Paris, Spes. 1 vol., 15 fr. — Une galerie d'apôtres missionnaires : les premiers carmes en Perse; Jacques Marquette à la découverte du Mississipi; S. L. Le Loutre, père des Acadiens ; les débuts des Pères Blancs ; les martyrs de l'Ouganda. Figures diverses, mais une seule grande idée les éclaire : l'idée missionnaire. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel talent M. Goyau fait briller cette idée.

Ames féminines

Sur la croix au service des lépreux, Sœur Caroline du Tabernacle, catéchiste missionnaire de Marie-Immaculée, par A.-M. Panheuleux. Dillen, Paris. 1 vol., 136 pp. — Lépreuse pour l'amour des lépreux, la sœur du Père Damien, une vocation semblable, un amour aussi héroïque. Bon et beau livre.

Berthilde, 1893-1931, écrits spirituels publiés par Madeleine Noël. Dillen, Paris. 1 vol., 214 pp. — « Une vie commune transformée et idéalisée par la foi... le souci constant de sanctifier par l'amour les actions les plus ordinaires », voilà ce qu'enseigneront ces écrits spirituels aux jeunes amies de Berthilde.

Marguerite Bourgeoys, par Robert Rumilly. Spes, Paris. 1 vol., 246 pp. — Cette fille d'un fabricant de chandelles de Troyes fut une des premières missionnaires du Canada. Belle page d'histoire et de piété.

Une âme privilégiée, Jeanne Vergne, 1853-1927, par G.-M. Burnod. Casterman, Paris. 1 vol., 114 pp. — « Pauvre et heureuse », belle leçon d'une vie simple.

A TRAVERS LES REVUES

La vocation sacerdotale

Signalons sur ce sujet le dernier numéro du *Recrutement sacerdotal*, qui donne *in extenso* les rapports du congrès sacerdotal de Rennes. La vocation sacerdotale y fut étudiée dans ses trois principales directions par M. le chanoine Anger : *Vocation sacerdotale et clergé diocésain*; par M. le chanoine Blouet : *Vocation sacerdotale et vie religieuse*; par le R. P. Anoge : *Vocation sacerdotale et vie missionnaire.*

Quels motifs doivent incliner celui qui se sait appelé au sacerdoce dans un sens préféré? Les motifs ont, en eux-mêmes, pour chaque voie une valeur objective et comme universelle, toujours valable. L'exposé de ces motifs est ici donné de façon très claire. Le vrai problème est celui du choix personnel. Peut-on aborder la question sous cet angle subjectif, trouver des affinités entre tels caractères et tel état? Qu'est-ce qui nous prédispose en nous-même à ce choix plutôt qu'à tel autre? Pratiquement, tout se décide par une résonance du motif sur l'âme. Nous sommes sensibles à cette vue qui s'impose à nous d'un bien nécessaire, à quoi nous sommes portés par un amour raisonné, de quoi, toutes choses pesées, nous nous sentons capables. C'est enfin le problème personnel du *témoignage* que chaque prêtre veut rendre à Jésus-Christ, sur quoi nous citerons cette réponse, dans le discours de M. Le Cour Grandmaison : *Ce que le laïc attend du prêtre.*

« Il y a quelques années, je visitais l'admirable cloître de Saint-Maximin, en Provence. J'y rencontrai un novice, tout jeune encore et qui, pourtant, avait déjà fait, comme avocat à la Cour de Paris, des débuts très remarqués et qui lui promettaient une brillante carrière au barreau. Je lui dis que, sans doute, s'il avait choisi l'Ordre des Prêcheurs, c'était pour servir Dieu sans renoncer au culte de l'éloquence, et c'est alors qu'il me fit une réponse qui m'a vivement frappé :

« J'ai certainement, me dit-il, l'ambition de prêcher de mon mieux la parole de Dieu, mais ce n'est pas ce sentiment qui m'a conduit ici.

« Lorsque j'étais dans le monde, je n'ai jamais approché un prêtre sans éprouver l'ardent espoir de trouver en lui quelque chose de Dieu, un homme de qui émane un rayonnement divin, le sentiment de la vivante présence du Christ.

« Lorsque parfois, cherchant Dieu ainsi, je ne trouvais qu'un homme, je ressentais une amère et profonde déception.

« Toute mon ambition, quand je serai prêtre à mon tour, c'est de ne jamais causer à une âme cette déception-là. »

La prière des prophètes

Nos lecteurs se souviennent des articles que le P. Dumeste a publiés l'an dernier dans *La Vie Spirituelle* sur le prophète Jérémie. Les notes sur « La prière de Jérémie » que le P. Dumeste publie dans les *Cahiers du Cercle Thomiste* (janvier-février 1939) sont de la même venue et offrent le même intérêt; elles intéressent tous les chrétiens.

Car, tôt ou tard, Dieu les appelle aussi à passer par cette épreuve du feu, et qu'en ces moments où elles sentent tous les appuis humains craquer sous elles, et où se fait autour de leur cœur et de leur vie une immense et tragique solitude, il peut leur être salutaire de rencontrer dans leur chemin de croix l'homme d'Anathoth, qui leur ressemble comme un frère, et qui, à travers les ténèbres de l'angoisse et du doute, pourra les guider dans les sentiers de la lumière et de la vie.

Jérémie, en effet, au milieu des pires épreuves, n'a jamais cessé de s'accrocher à Iahvé comme au rocher de son salut, et de chercher dans la prière le suprême refuge à ses perplexités et à ses douleurs. Aussi a-t-il mérité d'être appelé *le père de la véritable prière.*

Quand il n'était pas bien sûr de sa conscience et de son cœur, il a prié pour demander à Dieu la guérison de ses blessures morales :

> Guéris-moi, Iahvé, et je serai guéri;
> sauve-moi et je serai sauvé !

Il a prié pour demander secours contre ses adversaires et vengeance contre ses ennemis. Il a surtout beaucoup prié pour son malheureux peuple qui perdait son âme « en changeant sa gloire contre des dieux de néant ». Quand le pays est ruiné par une sécheresse calamiteuse, il se fait l'interprète du peuple consterné pour implorer le pardon du ciel.

Il nous faudrait relire ces cris, ces appels. On est loin des prières souvent si fades que nous trouvons dans nos livres ! Psalmistes et prophètes savent parler à Dieu, se plaindre, supplier, clamer leur misère. protester contre l'injustice. La prière n'est-elle pas un colloque avec Dieu ? Si nous l'avons compris, comment ne lui dirions-nous pas ce qui nous oppresse ? Il est grand temps de se remettre à l'école de David et de Jérémie.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LIX

AVRIL 1939-JUIN 1939

Les principes et la pratique

F.-M. Abel. — Amour et trahison..... 26
R. Gar.-Lagrange. — L'oblation dans le Corps mystique.... 33
Aug. Grail. — Saint Paul parle de la Trinité..... 241
É. Lajeunie. — La doctrine spirituelle de Pie XI..... 7
B. Lavaud. — Les joies de la gloire..... 129
N. — Le règne de Dieu d'abord..... 158
A. Robert. — Israël et le salut des nations..... 225
J. Scheeben. — Les splendeurs de la grâce..... 113

Les maîtres et les modèles

M. Fargues. — Docilité et personnalité : l'exemple d'une enfant 250
V. Lithard. — Le vénérable Libermann directeur spirituel.. 276
P. Renaudin. — Une voyante parisienne : Marie Rousseau. 44, 161

Textes anciens

Saint Augustin. — « Après le Christ, non devant lui »..... 68
Saint Cyrille d'Alexandrie. — L'effusion de l'Esprit dans le Christ et les chrétiens..... 288
Saint Pierre Chrysologue. — Notre élévation par la grâce... 186

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Humanité du Pape..... 73
— Prêtre et famille..... 295
C. D. — Les Oblates apostoliques 209
P. Demargne. — Les journées universitaires catholiques : l'humanisme chrétien 314
P. Duployé. — Le Congrès jaciste..... 213
E. L. — Le mouvement de la vie spirituelle..... 196
E. L. — Renouveau de la catéchèse..... 78
J. Leclercq. — Des stations romaines au missel jociste..... 307

A. Mandouze. — Le mouvement spirituel dans les grandes écoles 203
M. Munich. — Pour la rechristianisation des campagnes : vacances missionnaires 86
L. Sullerot. — La grande misère de l'étudiant catholique.... 299

Bibliographie

A. Auffray. — Un saint traverse la France..... 327
A. Bars. — Regina Pacis..... 109
H.-P. Bergeron. — Le frère André..... 330
G. Beslier. — Le Père Brottier..... 330
A. Bessières. — Le bon larron saint Dismas..... 110
M. Bessodes. — L'histoire de Bernadette..... 329
Dom M. Boval. — Une vie débordante de charité, Louise Van de Walle..... 331
L. Bréhier et **R. Aigrain.** — Grégoire le Grand, les États barbares et la conquête arabe..... 104
G. Brillet. — Notre beau psautier..... 109
G.-M. Burnod. — Une âme privilégiée, Jeanne Vergne..... 330
J. Cappe. — Le très grand Cardinal..... 329
P. Carré. — Compagnons d'éternité..... 220
R. de la Chevasnerie. — La clef du bonheur..... 327
P. Cras. — Notre-Dame auxiliatrice dans la vie de saint Jean Bosco 109
Aug. Croegaert. — Les rites et les prières du saint Sacrifice de la Messe..... 219
Al. David. — Litanies de Notre-Dame de la Banlieue..... 219
— Le Rosaire de sainte Thérèse de Lisieux..... 329
Dom David. — La belle part des fidèles dans la prière chantée. 326
F. C. T. P. — Missel des petits amis de Jésus..... 322
M.-A. Fabre — Les martyrs d'Arcueil..... 328
M. Flad. — Le latin d'Église..... 326
R. Fontenelle. — Sa Sainteté Pie XI..... 108
A. Garnier. — La vie spirituelle à l'école des laïques..... 109
— La Vierge Marie et les saints..... 110
M.-S. Gillet. — La sainteté française..... 105
G. Goyau. — Sa Sainteté Pie XI..... 108
— Apôtres du Christ et de Rome..... 330
Grégoire de Saint-Joseph. — Lettres de sainte Thérèse de Jésus 221
J. de Guibert. — Séminaire ou noviciat ?..... 325
G. Guitton. — Saint François Régis..... 106
E. Guynot. — Sainte Bernadette..... 329
Hoornaert. — Aimer l'Église..... 109
F. Klein. — Le Dieu des chrétiens..... 102
M. de Langle de Cary. — Jehanne, fille de Dieu..... 328
G. Lebacqz. — La grande amitié..... 326
M. Lekeux. — Litanies du XX^e^ siècle au petit pauvre d'Assise. 327
E. Mersch. — Morale et Corps mystique..... 101
Bl. Morteville. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus..... 329
N. — Le vrai visage de la liturgie..... 324
N. — Mère Marie-Antoinette 331

N. — Dictionnaire des Lettres françaises..... 319
N. — Mon catéchisme à neuf ans..... 321
N. — Une sainte parmi nous..... 328
N. — Mélanges Marmion 109
N. — La Vierge Marie enseignée à la jeunesse..... 110
N. — Souveraineté de Marie..... 218
J. Nanteuil. — Sainte Radegonde..... 328
H.-D. Noble. — Le Père Lacordaire ressuscite en France l'Ordre de Saint-Dominique..... 107
Mad. Noël. — Berthilde..... 330
A.-M. Panheuleux. — Sur la croix au service des lépreux, Sœur Caroline du Tabernacle..... 330
P. Parsch. — La sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie 323
M.-A. Pératé. — Simple oraison de vie intérieure..... 327
M. Philipon. — La doctrine spirituelle de Sœur Élisabeth de la Trinité 324
P. Pichon. — Le Père Brottier..... 329
S. S. Pie XII. — Triptyque..... 104
R.-M. Pierrazzi. — Sainte Claire..... 328
R. Plus. — Méditations pour religieuses..... 327
Cl. Quinard. — Histoire de François d'Assise..... 327
P. Rambaud. — Saint Dominique..... 110
P. Renaudin. — Le jardin mystique de la France..... 222
A. Robert et **A. Tricot.** — Initiation biblique..... 97
E. Roche. — Chrétiens dans le monde..... 221
R. Rumilly. — Marguerite Bourgeoys..... 330
G. Salet. — Le Christ notre vie..... 326
R. Sineux. — La Vierge dans notre vie..... 110
A. Thellier de Poncheville. — L'enfance sacerdotale de Jésus. 103
P. Thône. — Vivons notre foi..... 327
Tihamer Toth. — Le symbole des Apôtres..... 326
N. Van der Vliet. — « Sainte Marie où elle est née »..... 104
M. Vloberg. — La Vierge notre médiatrice..... 103
Dom Vonier. — Les Anges..... 321
H. Wast. — Les aventures de Don Bosco..... 110
R. Zeller. — Le feu sur la montagne ou l'Évangile d'Assise.. 327

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).